

[1^{er} janvier, Paris]

1^{er} janvier. Huit heures.

Qu'ai-je ? Je ne sais. J'essaye de tout pour ne pas penser à quelque chose et ça ne va pas. De tout ce vide, de tout cet ennui, je n'ai pas peur, non, mais je suis écrasé, complètement écrasé. Moi, je souffre naturellement ; c'est en moi ; mais au moins il me faut quelque chose qui soit extérieur, n'importe quoi, sur lequel, quand je sors d'un spectacle, à la fin d'une promenade, je puisse, par un semblant, m'appuyer. Mais moi, je n'ai rien.

Ce soir, je suis sorti du cinéma, d'un film idiot. Sur le boulevard Montparnasse, j'ai marché. Et le premier semblant, ce fut encore moi-même, tout mon Moi, le vide qui me tient, et aucune épave, aucune. Alors, je ne sais à quoi penser. Je me pense et me repense, mais alors, je ne suis plus parmi les êtres, et cela, en la gloire, je le saurai.

Mais maintenant... Jésus...

[12 février, Paris]

12 février. Huit heures (matin).

Avant-hier, Osselet m'a répondu. Il a mis un peu plus d'un mois pour le faire. Enfin, mieux vaut tard que jamais, et je pense à Métivier. Je ne comprends pas. Que se passe-t-il pour lui ? Est-il parti de là-bas et ne lui a-t-on pas renvoyé la lettre ? (Car elle est sûrement arrivée), ou alors il ne se dépêche pas. Pourtant j'ai encore relu sa dernière lettre : cette franchise, ce quelque chose qui est plus que la simple « bonne amitié ». Alors ? Il m'écrit : j'attends de tes nouvelles, les jours sont etc. Je lui ai, à Boulogne, répondu tout de suite : un mois passa, et rien. J'arrivai à Paris. Je lui réécrivis, en même temps qu'à Osselet : un mois passe, et de lui, rien. Pourquoi ? Même s'il n'a pas reçu la dernière lettre, même s'il a répondu à la première, et que je ne l'ai pas reçue, il connaît mon adresse, il peut me réécrire. Ces derniers jours, à midi, en sonnant à la porte, j'attendais comme une obsession que maman me dise : « Il y a une lettre pour toi » et maman, après le bonjour « habituel » retournait à la cuisine, et je ne voulais rien lui dire. Seulement avant-hier, j'ai bien vu que la lettre pouvait venir aussi à quatre heures. Il me semble que Métivier me répondra.

J'ai donc écrit à Carco. De lui aussi j'attends une réponse. C'est après que je réfléchirai à ce qu'il pourra me donner comme satisfaction.

[1^{er} mars, Paris]

1^{er} mars. Sept heures trente.

Ah ! J'en ai assez ! Mes boutons me barbent. Cet après-midi, dans la cour, un vague copain me dit en riant :

- Schreiber, il faudra dépenser vingt francs pour un commerce plus ou moins ouvert.
- Ça coûte plus que vingt francs.
- Oh ! non, j'en connais une à vingt francs cinquante.

Ça m'ennuie. L'autre jour, sur le boulevard Sébastopol, j'entendis soudain à mon oreille : « tu m'suis ? » Je me retournai : une femme grande, avec des fourrures était déjà assez loin. Pour rien au monde, je ne l'aurais suivie, mais quand même je suis fatigué, et il faudra bien que quelque chose arrive. Et puis maintenant, je suis embêté pour le bachot, moi qui le croyais si « facile » à Wimereux. Oui, je suis embêté, j'en ai marre. Et j'espère quand même bien le passer. Pourquoi Carco ne répond-il pas ? Ou il ne m'a pas encore lu, ou c'est un idiot. J'attends toujours sa réponse.

Vraiment, il ne m'arrive plus rien. Les jours sont tous les mêmes, sans copains, et pas comme l'an dernier. Au fond, je suis sûr que la guerre sera terminée dans trois ans au plus tard, et que les jours, malgré tout, quant au calme, le seront [*sic*].

Oui, mon petit journal, je t'aime bien.

Il faut le calme, le calme des souvenirs.

[Sans date, Paris]

Vendredi. Huit heures.

Ah ! vraiment c'est magnifique : ma tante est arrivée ce soir, et aussitôt naturellement, dans le salon, commença le récit de la mort de son père ; maman surtout écoutait, immobile, buvait les mots comme du lait, les yeux grand ouverts, l'air tout à fait ridicule ; elle, qui se sait si « sensible », demandait des détails, des explications avec des yeux tragiques ; à la fin, la pauvre tante toussant beaucoup, j'entendis maman lui dire : « ça ne fait rien, prends le mouchoir, tu me le rendras », puis, soudain, elle ajouta : « ou tu ne me le rendras pas. » Déjà je devine les rêves de maman, et malgré tout, elle écoute les détails avec l'avidité des concierges ; elle a peut-être beaucoup pitié, mais l'histoire du mouchoir fait encore plus pitié.

Dans la cuisine maintenant, les explications continuent, la soupe sent bon, et maman, avec une fixité tragique, théâtrale, va me dire, un de ces jours : « Sais-tu ce que j'ai rêvé cette nuit ? »

Personnellement je regrette le pauvre père, mais, tous, n'est-ce pas, sont mortels. (même les mouchoirs)

[3 avril, Paris]

3 avril. Neuf heures trente.

Mon petit journal, je ne sais quoi dire. Les jours, de même, vont. Les *Karamazov* c'est bien, puissant, et drôle, comme construction. Vraiment il n'y a rien. Odette, tout ça... et moi qui veut revoir Crollais, mais au fond, attendre. Voilà. La réponse de Carco est idiote, comme une dérision, je n'ai pas envie de répondre. Ah ! C'est comme si je me préparais. Tout...

[13 avril, Paris]

13 avril. Sept heures trente.

De grands trains noirs s'engouffrent, crachant la vapeur
Et de petits garçons crient, car ils ont peur
Et les gens s'embrassent par paquets, par troupeaux.
Il y a des cris en bas et des pleurs en haut.
Enfin les trains s'ébranlent dans le noir, sur leurs vieux ressorts,
Et ceux qui restent sur les quais regardent longtemps le fond rouge et pleurent, pas trop fort.
Et les enfants, dans les wagons bondés qui sentent la saucisse
S'endorment et la pluie, la nuit gémissent.
Alors les mères enlèvent leurs châles, couvrent leurs enfants,
Les bercent dans leurs bras et tremblent tout le temps.
Moi, je sais aussi de désolants départs où l'on a peur et où l'on dort.
Et ma mère, immobile, qui tremblait aux brusques coups des vieux ressorts.

[10 mai, Paris]

10 mai. Neuf heures trente.

Mon petit journal... comme on dit, la vraie guerre a commencé et la France gagnera, mon pays terrestre, et avec elle, je [mot manquant] partant... ma chère France, et les sales bêtes qui sont en face d'elle les Boches et autres seront bientôt écrasés...

Ce matin, donc, j'arrivai au lycée, et les mêmes petits groupes étaient déjà réunis : Thibaud, Ménard, et d'autres, des figures rieuses, des cheveux noirs brillants et lisses, et quelques petits chapeaux de « jeunesse » ; au fond tout cela m'est devenu sympathique. Puis un brouhaha se forme : il y a des groupes, Ollier, une surveillante. Qu'y a-t-il ? Simplement toutes les secondes sont parties au salon de la France d'Outre-mer, et nous, on n'a pas pu nous prévenir. Il y a des « oh » des « ah », on va de la cour au hall et du hall à la cour, enfin le professeur d'anglais arrive, et nous prend. Ollier et moi nous mettons à côté l'un de l'autre, et comme l'on est encore mécontents par cette histoire de salon, le professeur d'anglais, Rebailleul, dit dans sa moustache :

- Taisez-vous, voyons ! Vous savez que la Belgique et la Hollande sont envahies, c'est autrement plus important.

Ces mots me frappèrent :

- Comment...

Tous se tournèrent vers moi :

- Mais oui, mais oui, tais-toi.

Et Ollier m'expliqua à voix basse ce qu'il avait entendu à la radio. La classe continua. Moi, malgré tout, je me « sentais » physiquement : mon cœur battait, j'avais froid dans le dos, et c'était une sorte de tristesse... La classe prit fin à onze heures. Ollier et moi allâmes lentement au Luxembourg, après s'être sauvés du Corse, qui voulait aller avec nous. On s'assit sous le feuillage des marronniers ; lui parlait. Il racontait ses souvenirs du début de la guerre, lorsqu'il était interne dans [une] école à Moulins incapable de manger et de dormir, et de plus son frère de dix ans qui pleurait du matin au soir.

- Comment cela ?

- Mais oui, aux récréations je le voyais toujours qui chialait comme un veau : il voulait revoir maman, il en avait assez etc.

Je me mis à rire :

- Il doit être mignon ton frère.

- Oh ! Si tu le voyais, il était toujours dans mes culottes.

On parla d'autre chose. Nous avons allumé des cigarettes, et je ne me rappelle plus mes pensées : un « vague », triste, un peu désespéré.

[11 mai, Paris]

(En ce moment 11 avril [sic], six heures), c'est l'alerte. Je continue. Ollier me parla de sa mère, qui s'ennuyait à périr en province, de ses larmes lorsque son père était parti en décembre septembre, et je lui dis que ma mère à moi en verserait sans doute à la gare... Nous nous parlions de souvenirs de lycée, de l'an dernier, etc. À midi, je retournai à Louis-le-Grand. Les tables étaient animées : les journaux passaient de mains en mains, et des commentaires, des palabres, le surveillant s'y mêlait.

À un moment le censeur entra : il mit ses lunettes et prit aussi le journal.

Et partout ayes des cris :

- Tu vois ces Boches, hein...

- Moi je dis que c'est la lutte des puissances pauvres contre...

Je m'assis. Il n'y avait qu'à entrer dans la conversation. Les mêmes sujets, les mêmes répliques : la Belgique, la Hollande, envahies etc.

Le soleil frappait, brûlant. Nous étions quatre ou cinq à errer dans la cour, à faire des suppositions... Soudain, un élève accourt tenant un journal déplié :

- Tenez, lisez.

Nous nous précipitons : et :

Lyon, Pontoise, Lille, [illisible], bombardées.

Nous regardions toujours, et je me sentis un peu le même froid dans le dos.

- Ah ! alors ça commence. Zut alors !

C'est Jullien qui avait parlé ainsi : de petite taille, avec un tablier gris. Donc, Le Bouc, Moi, un autre, nous rapprochâmes.

- Tu te rends compte, reprit Jullien, maintenant ils vont bombarder Paris.

Il avait la voix traînante, mécontente, mal assurée.

- On sera évacués, dit Le Bouc.

(L'alerte est finie.)

- Oh ! Évacués, tu parles, on n'y échappera pas, alors.

- Mais qu'est-ce que tu as, dis-je et je m'assis à côté de lui.

- Qu'est-ce que j'ai, qu'est-ce que j'ai, je te dis j'ai dix-sept ans et demi, et avec ces salauds de Boches.

- Oh ! En 14 ç'avait duré quatre ans, alors.

(C'est une salade de sirènes : est-elle finie ou non ?) Oui.

Nous restâmes silencieux, Jullien, tête basse, reprit :

- Tu as beau dire : j'étais à Bourges, au début, et tous ces jeunes gars, mobilisés, ça faisait mal au cœur.

- Surtout, dit Boré, qu'ils prendront plutôt des gars de dix-huit ans que de quarante-cinq.

Je me mis debout sur le banc.

- Ne vous en faites pas les gars, c'est nous les futurs « pères », nous vivons dans des lycées en pleine guerre, ce sont des souvenirs.

Le Bouc éclata se met à rire et s'adressant aux autres :

- Vous savez, Schreiber je me demande ce qu'il a. Ce matin, en anglais, quand Rebailleul dit que la Hollande et la Belgique étaient envahies, Schreiber éclate de rire, et ne peut plus s'arrêter.

Rebailleul s'est mis drôlement en colère. C'est nerveux, peut-être.

Tous se mirent à rire, moi aussi, car Le Bouc se trompait : j'avais ri beaucoup plus tard, pour autre chose, et ce n'était nullement nerveux. Mais Le Bouc riait toujours, et disait pourquoi on riait malgré soi, par exemple quand il voyait quelqu'un glisser sur une peau de banane.

Les externes arrivaient. C'étaient des groupes bruyants, quelques cris : [«] à mort les Boches [»] et des rires. Jullien seul semblait le plus morose. On alla en gymnastique pour la corde. Je lui dis en riant :

- Je vais sûrement la manquer : toutes mes forces sont parties.

Lui balançait la tête :

- Oh ! Moi, je ne pourrai pas grimper : je ne suis pas dans mon assiette.

Le Bouc s'approcha :

- Allons du courage : on doit mourir un jour ou l'autre : plus tôt ou plus tard...
- Oh ! T'es marrant toi, à seize ans, à dix-sept ans, tu parles.

Nous revînmes de la gymnastique. Voilà. Ce sont les jours de guerre. Comme dit Pétain : on les aura, et plus vite, plus grand.

[29 mai (1), Paris]

29 mai. Sept heures.

Mon petit journal, beaucoup d'évènements. Avant-hier, donc, la sonnette retentit : Maman ouvre et le Corse, avec son callot, sa cigarette à peine allumée, rentre. Et d'une voix très importante, l'air d'un singe déguisé, il commence à me demander de venir avec lui à Saint-Lazare, etc., et de temps en temps à autre, comme un vrai « monsieur », il jetait la cendre dans le cendrier. Nous partîmes.

Dans le métro, naturellement, les gens s'entassaient. Nous parlions, de temps en temps du brassard, des scouts, etc. Enfin après avoir descendu des escaliers, monté d'autres escaliers, après avoir écouté Schiller (le chimiste) qui était accouru, essoufflé pour dire qu'on n'avait plus besoin de nous, nous arrivâmes dans la grande salle.

- Tu vois, m'expliquait Ottavi, je connais tout le monde ici. Le commissaire, surtout, le commissaire spécial : je le connais personnellement.

Il s'approcha de l'infirmière-chef qui parlait avec d'autres dames, et sans préambule, lui serra les mains. Et déjà, on était en service. Il était vers les deux heures de l'après-midi et les quais étaient déserts. On s'y promena, fumant des cigarettes ; il me montra tous les locaux : centre d'accueil, cuisine, foyer du soldat, salle des réfugiés (la principale). Les scouts marchaient, riaient : je m'approchai de l'un deux, on commença à parler, puis [nous] revînmes vers la grand'salle. Des réfugiés étaient assis sur les bancs, d'autres dormaient sur la paille. Les valises, les sacs, les voitures étaient disposés partout, par terre et sur les tables. Dans un coin, une sorte de kiosque, une table devant : c'était là, l'état-major. Des femmes s'y affairaient : l'une, grande, blonde ; l'autre petite, à lunettes, d'autres jeunes, sans lunettes, etc. Je regardai les enfants qui couraient, s'amusaient, pleuraient, quand la grande blonde s'approcha de nous.

- Allez, vite : prenez les bagages de ces réfugiés : vous allez rue du général Foy.

On se précipita. C'était en quelque sorte dans une chambre à part, pleine de paille, et les bagages sur des espèces d'étagères. On prit les paquets, les sacs, les gens ; un camion attendait dans le hall. Tous s'entassèrent, et on partit. Un scout et moi restâmes, pour les bagages. À cette heure de l'après-midi, les rues du Printemps, la Madeleine, étaient animées. Nous roulions sans dire un mot. Le trajet n'était pas long.

Que dire ? C'est très amusant.

On alla ensuite à Montparnasse, à travers toutes les rues, et le camion roulait comme un fou. Le temps était beau. Dans la gare, j'avais aidé une famille à porter les bagages, les installer dans le train, et j'avais refusé tout argent. Et l'on se serra les mains avec beaucoup d'émotion.

Vers le soir vinrent quelques scouts, des éclaireurs, et on parlait [,] riait. Enfin je partis.

Hier, il y eut au matin, une mauvaise nouvelle : Léopold trahit, etc.

Le matin fut calme, nonchalant, et, tout de suite après midi, j'allai à Saint-Lazare. D'autres scouts qu'avant-hier, et des nouveaux encore. On se serre les mains, conversations, et brusquement le chef me dit :

- Toi qui es costaud, tu iras dans l'autobus avec trois scouts ; c'est pour des Grecs.

Ah ! Ce fut pathétique rue de Longchamp. Les Grecs (nafragés de Dieppe) avec des bagages de toutes sortes, criaient, gesticulaient. Les scouts, les matelots commencèrent à prendre les bagages, à les entasser dans l'autobus. À ce moment, un homme assez bien habillé s'approche, me tend une enveloppe, et baragouine :

- Voilà. Vous prendrez des billets pour Marseille, à la gare de Lyon.

Et des explications sans fin. Pendant ce temps les bagages s'étaient tellement entassés qu'on ne pouvait plus rentrer dans l'autobus. On dut recommencer. Les gens [,] les voitures, arrêtées, nous regardaient. Enfin, nous démarrâmes. Un scout et moi, étions assis au-dessus de la rampe, sur des ballots délicieusement balancés. À travers la Concorde, les Invalides, Montparnasse, les Gobelins, nous arrivâmes très regardés.

Aussitôt, les scouts de la gare de Lyon se précipitent, amènent des voitures, et le déballage des colis des Grecs, se fait dans un brouhaha indescriptible (un seul Grec, le capitaine, parlait quelques mots de français). Le capitaine et moi allons à un guichet, je présente les feuilles, tout, et un quart

d'heure se passe à compter, à recompter, avant de recevoir enfin les billets. Puis un scout s'approche et me demande ce qu'il faut faire pour les bagages. Je lui dis que je ne sais pas. Il paraît énervé.

- Mais comment, alors ! Ils sont comme réfugiés ou non ?
- Je crois que oui.

Lui aussitôt m'explique le système d'enregistrement : « Tu vois, c'est clair, hein. » Je répète « oui » tout le temps. Puis, m'approche d'un gendarme :

- Le quai pour Marseille, s'il vous plaît ?
- Pourquoi ?
- Oh ! Ce sont des Grecs qui ont fait naufrage.
- Des Tchèques ?
- Non, des Grecs.
- Ah ! Bon.

Et enfin les trois scouts montent dans l'autobus, moi je grimpe à côté du chauffeur et nous démarrons. Vraiment, ce fut passionnant. Par les rues, les voitures, pleines de gens, il me semblait que nous allions écraser tout le monde, même les agents. Nous revînmes.

À la gare, je rencontrai Schiller. On se reposa, on mangea un casse-croûte ; on s'amusa un peu. Il y avait déjà beaucoup d'autres scouts. On fit encore un voyage à Austerlitz, très amusant avec en plus de huit réfugiés, six cinq scouts et moi. Le chauffeur qui était jeune, roulait comme un fou, et au retour, dans les virages à la Concorde, nous nous précipitions d'un côté ou de l'autre. À la gare, deux éclaireurs étaient déjà là. On parla, on rit beaucoup, et enfin, je partis.

À la maison, maman était triste :

- Tu as vu les nouvelles !
- Pourquoi ?
- Mais c'est très mauvais.

Et aussitôt des plaintes, des reproches, et moi je lui explique. Après le dîner nous allâmes chez Marou, écouter la ~~T.S.F.~~ radio, puis on s'en retourna.

Mon petit journal, ...tout sera bien,

Tout, Moi, Seigneur...

C'est drôle ; en classe, (quand j'y vais), ça ne change pas : en français, des cris, des rires : la pauvre prof devient folle petit à petit.

Voilà.

[8 juin, Paris]

8 juin. Neuf heures.

Mon petit journal les évènements vont, tantôt bien, tantôt un peu moins bien, mais cela est fait, nous gagnerons et quand ? Vers Noël, je crois. Ah ! Seigneur faites que cela soit...

Ces derniers temps, à la gare, je m'amusais beaucoup. J'y allais vers les deux heures, par le métro. A peine arrivé, les scouts m'accueillaient [*sic*]. C'était des conversations, des rires, etc. ; puis, brusquement, une infirmière arrivait : « il m'en faut trois pour Montparnasse. » Nous nous précipitions. Les réfugiés, étaient là, attendaient. Moi, on me prenait toujours, étant l'un des plus grands. Je prenais les bagages, on empilait les vélos sur des toits, et houf, nous nous engouffrions dans le camion, et à travers les rues animées, grouillantes de l'après-midi, les boulevards, les quais, nous arrivions aux gares. Là, on déballait ce que l'on avait chargé, on parlait un peu avec les scouts de la gare, et nous repartions. Au retour le chauffeur pour nous faire plaisir, roulait comme un fou. Un jour même, aux Invalides, il faisait de tels zigzags, qu'une Citroën s'arrêta, un capitaine en descendit, et d'un ton mécontent, expliqua au chauffeur, etc.

A Saint-Lazare, nous nous promenions sur les quais, glissions sur les voitures, riions, et moi j'étais tellement joyeux, que l'on m'appelait le « bébé ».

Mais avant-hier, déjà, il n'y avait personne : il n'y a plus rien à faire, et comme cet idiot de Corse l'a dit au commissaire spécial, il faudrait que les Boches avançassent autre part..., ouais.

Il y avait le scout, là qui me plaisait. Hier il devait venir, mais moi je ne suis pas venu... Et puis qu'est-ce ? Ce n'est rien cette année.

Le temps est beau ; parfois je vais en classe avec répulsion : même Ollier est parti. Le reste me dégoûte comme avant. Métivier, ~~le reste~~ les autres...

C'est drôle : j'ai l'espoir de quelque chose de bien et de rapide, qui fait que tout de nouveau sera « bon ». Oui, c'était simplement, pour moi, une sorte d'expérience : à midi chaque fois l'attente des journaux, les attroupements, les commentaires, les communiqués ; les villes bombardées, Paris bombardé, les pronostics... Et puis papa parti, et au début les pleurs de maman : tout cela, dont je connais le but, et bientôt façonne etc.

La misère même est infinie... Cette famille d'Allemands où le mari est au camp, la femme et l'enfant ici, sans ressources, un frère en Pologne, au camp chez les Boches : ils sont Juifs, tout ça, de la misère, et encore beaucoup d'autres... Enfin, eux aussi vont mieux : lettres, allocations, etc. Maintenant les Boches peu à peu seront refoulés, et je le veux, et cela sera ainsi... Seigneur...

Que vais-je faire aujourd'hui ? L'après-midi en classe, avec ce vieux gaga en anglais, ensuite une visite avec maman chez les Bautman. Le temps est beau ; je songe à l'an dernier et aussi à Boulogne, ce Boulogne et les environs tellement communs. Je vais tout de même aller me renseigner sur les Minet, rue de Varenne, et par-là même sur Gide.

Au fait, hier dans la bibliothèque, je vis dans l'étalage une pile de bouquins de la NRF et c'était de Henri Thomas : *Le Seau à charbon*, ce même Thomas à qui je n'ai pas encore répondu. Ce livre a l'air tout à fait commun, intéressant peut-être : un collègue de province, chahut, élève intelligent, peut-être pédéraste, etc. Et je pense : qu'en sera-t-il ? Ce Thomas deviendra-t-il un grand écrivain ? « Amitié » d'écrivains ? Etc. Ou alors, et sûrement, d'autres croissent et poussent. J'ai pensé aussi à Mon premier livre, et comme maman, il faut croire qu'il passera avec autrement de bruit que le sien. Maintenant, je vais me baigner.

Il paraît qu'on va quitter Paris dans quelques jours. Ah ! là là ! Vraiment, tout cela, vite et de nouveau bien...

C'est drôle l'extraordinaire nullité des bouquins de notre temps, sauf Gide. Des platitudes, du « pathétique » conventionnel, artificiel, rien n'y manque, une série de... Cocteau, Claudel, Valéry etc.

Ceux qui valent : Bergson, Gide, quelques hommes de sciences. Ah ! Comme je détruirai tout cela.

[13 juin, Vichy]

13 juin. Quatre heures trente.

Il pleut ; l'encre est noire.

Ça ne fait rien, et au fait, je suis à Vichy, comment ? Pourquoi ? Dimanche matin, j'étais à peine réveillé que maman entra dans ma chambre, le visage souriant, mais absorbé.

- Alors, demandais-je, quelles sont les nouvelles ?

Et je ne pensais à rien, pour qu'elles fussent bonnes.

- Oh ! Les Allemands ont encore avancé, et sur Rouen ; tu vois, je n'ai pas encore de lettres de papa.

Maman avait ce visage obstiné, les yeux bas, le ton cassant, qui énervait un peu au début.

On déjeuna. J'avais tout le temps cette angoisse étouffante, un étouffement surtout que le soleil brillait à plein, chaud vers dix heures du matin. Maman alla à la messe et je sortis. Les gens attendaient achetaient dans les boutiques, attendaient, parlaient. Le soleil tapait dur et je me dirigeai vers les Gobelins : il y avait là-bas des journaux suspendus. Quelques personnes, baissées, les regardaient déjà, et à côté, il y avait des groupes d'hommes et de femmes, où les mêmes mots éclataient parfois : « les Boches... [»], « J'ai entendu... [»] etc. Le journal était vague : les Allemands avançaient, nous contre-attaquions..., la chaleur devenait étouffante, pressée ; par le boulevard Port-Royal, je revins.

Maman était assise, avec le même visage têtu, obstiné.

- Tu sais, maman, les nouvelles ne sont pas mauvaises.

- Mais, Boris, c'est toujours la même chose : on perd, alors on ne sait pas quoi dire.

- Oh ! Toi, tu en sais toujours plus que les autres.

- Mais non,...

Midi fut silencieux, sans appétit.

- Boris, on ira chez les Bernstein cette après-midi, il pourra peut-être nous dire quelque chose.

Je mis mon veston neuf, qui me gênait, et maman un grand chapeau à fleurs, sous lequel son menton pointu, petit, et ses yeux inégaux saillaient.

- Tu vois bien, tu as maigri.

- Que veux-tu ? La bouchère elle-même a maigri.

(Notre bouchère pesait vers les cent kilos.)

Il était vers les deux heures de la matinée et les rues cuisaient (trente degrés à l'ombre). Nous marchions comme tout le monde, lentement, péniblement, et parfois quand les marronniers s'épauçaient et que le soleil tapait, je fermais les yeux tellement c'était violent. Je pris ma mère par le bras.

- Alors, comment ça s'est passé à la messe ?

- C'est idiot ; tout des simagrées, des manières...

Nous marchions, silencieux ; je voyais que maman pensait tout le temps à la même chose : papa est-il encore à Rouen, ou la caserne a-t-elle été évacuée ?

- Dis, Boris, est-ce que tu crois que papa est évacué ?

- Mais oui, sois tranquille.

Je lui répétais cela depuis le matin et maman avait l'air songeur, triste. Par le carrefour de l'Observatoire, on arriva chez les Bernstein... Sonnerie. Personne, d'ailleurs tous les volets étaient clos. Je m'enquis chez la concierge.

- Oh ! Vous savez Monsieur, ils sont partis à la campagne pour toute la journée. Mais Monsieur Michel est à la caserne, et il viendra vers les sept heures [-] sept heures trente.

La rue torride à nouveau. Il y avait une place, ombragée de jeunes marronniers ; on s'assit sur un banc. Les rues, la ville, l'air, les gens, semblaient abrutis, énervés, inquiets. Nous restions là sur le banc, ma mère avec le même visage.

- Alors, demanda-t-elle enfin, qu'est-ce qu'on fait ?

- Oh ! Je ne sais pas.

Maman retomba dans sa songerie. Je regardais son grand chapeau de paille noire et sa robe bleue. Je ne me rappelle plus de mes pensées : sûrement vagues, diverses, sans attaches...

- Regarde, regarde, Boris, tu vois la voiture ?

Je me retournai. Je vis une Citroën, bondée de bagages, d'occupants, un matelas sur le toit, et qui filait.

- Eh bien !

- Je t'assure Boris, c'est au moins la vingtième voiture que je vois.

- Mais non, mais non : moi aussi je regarde : c'est la cinquième au plus.

- Qu'est-ce que tu racontes. Bon, alors, que veux-tu qu'on fasse ?

Maman avait la voix basse, fatiguée, indifférente.

- Ah ! Je ne sais pas.

- Toi tu ne sais jamais. Allez, décide.

- On peut aller au cinéma.

- Oui.

- Ça ne te plaît pas ?

- Avec cette chaleur, je ne sais pas...

- Tiens, regarde encore une voiture.

- Oh ! Écoute. Alors ?

- Alors, on va boire un cocktail de lait, comme tu en as bu l'autre jour avec Fania...

Le boulevard Montparnasse était vide, et le soleil intolérable. On s'installa au Milk Bar, et le lait fut apporté.

- Goûte maman : c'est délicieux.

Je regardais son nez enfoncé dans le grand verre.

- C'est vrai : c'est merveilleux.

Des promeneurs devant nous marchaient à petits pas ; des étrangers s'expliquaient dans leurs langues.

- Écoute Boris, voilà ce que je propose : allons à la caserne pour voir Michel, ce soir on pourra le manquer.

On s'en alla. Je me sentais lourd, suant. Par le même chemin, nous arrivâmes à la maison. Il n'y avait rien dans notre casier. Alors, aussitôt je repris le bras de maman, et nous nous mîmes en route pour la caserne. Je regardai ma mère marcher, toute maigre, tendue...

- Dis maman, ce n'est pas la peine d'y aller. On ne nous laissera pas entrer.

- Tu crois ?

- J'en suis sûr. Tu peux être tranquille, tu recevras une lettre demain, après-demain au plus tard.

Et nous commençâmes à discuter, à supputer les chances de recevoir une lettre demain. Et la chaleur étouffait ; on monta chez nous. Maman s'assit dans le fauteuil, et moi je m'affalai sur le divan. Nous restions silencieux, oppressés. À chaque fenêtre, la radio braillait un discours où la voix tremblait.

- Ça va mal – dit maman – quand il y a tellement de discours.

- Ça ne veut rien dire...

Je me mis à écouter le discours. Ce devait être un Belge, à forte prononciation qui braillait en bas : « La France et la banlieue ».

Je souris.

- Tu entends, maman ?

- Quoi ?

- Le Belge qui fait un discours : « La France et la banlieue ».

Maman se mit à rire.

- Que veux-tu, Boris : ces pauvres gens, ils ne savent dire que ça.

De nouveau ce fut le silence. Puis, maman s'allongea sur le divan et s'endormit. Moi, je feuilletai *Les Thibault*. Dehors, le soleil cuisait toujours ; deux heures passèrent.

- Boris, quelle heure est-il ?

- Ah ! Tu es réveillée : tu as bien dormi.

- Oui ; et ça va mieux maintenant. Je vais m'habiller et nous allons chez les Bernstein.

Je me postai devant la glace de la salle de bains, un peigne dans les cheveux, et maman se poudrait.

- Tiens, Boris, maintenant je recommence à espérer : papa est évacué, en lieu sûr, nous recevrons des lettres, mais parfois, au contraire c'est une crise : je ne crois plus à rien, comme tout à l'heure.

Les rues étaient déjà plus fraîches. Nous marchions, vite ; entrons dans la cour ; les volets sont ouverts, nous montons l'escalier, poussons la porte : Madame Bernstein, la grosse, pâle, bouffie, s'avance.

- Tiens [,] Madame Schreiber, entrez donc.

Une jeune femme était dans la salle à manger, rouge, affolée, les cheveux en désordre.

- Oui, oui, je vous assure – elle parlait à Madame Bernstein – partez immédiatement.

Elle se précipita au cou de Madame Bernstein, l'embrassa, et partit. Madame Bernstein revint, avec un sourire ému, la voix troublée.

- Asseyez-vous, ah ! ce qu'elle m'a fait peur cette femme : elle m'a dit qu'au ministère de l'Information on lui a dit que demain les Allemands seraient à Paris.

Je haussai les épaules, exaspéré. Maman fit : ah ! et je voyais son petit nez retroussé, tranquille.

- Ce n'est pas vrai, dis-je enfin. C'est des racontars.

- Oh ! Je voudrais bien, Boris, reprit Madame Bernstein : mais cette femme, c'est une de mes amies, pas paniquarde pour deux sous.

[14 juin, Vichy]

14 juin. Neuf heures.

Café sur la gare... Vichy...

Temps gris... je continue.

- Tenez, il y a trois jours, encore, elle était calme, elle disait que pour rien au monde elle quitterait Paris.

Madame B. s'assit à la table et continua à trier les fraises.

- Ce n'est pas possible – reprit maman. Vous savez maintenant, avec toute cette panique...

- Oh ! Mais je vous assure – Madame B. avait la voix haute de la contradiction – ce n'est pas une paniquarde, et puis vous savez, en revenant de Saint-Chéron, qu'est-ce qu'il y avait comme voiture avec des matelas.

- Oui, ça c'est vrai.

Nous restâmes silencieux. Je regardai la salle à manger de vieux style : buffet, chaises, etc. et le désordre partout.

- Vous voyez, reprit-elle, si vous n'étiez pas venus, je serais sortie toute seule, tellement cette nouvelle m'a bouleversée, surtout qu'à la T.S.F., elles n'étaient pas bonnes non plus.

- Et Monsieur Bernstein où est-il, demanda maman ?

- Il va venir tout à l'heure ; il est allé faire des courses et par-là même aussi à son journal ; on lui dira peut-être quelque chose.

Je me mis à tapoter la table, le cœur lourd, angoissé. Madame B. avait toujours ce sourire de petit triomphe « Vous voyez, moi je sais. » Ma mère n'avait pas enlevé son chapeau, et elle restait pensive.

- Dites, Madame B., mon mari est à Rouen, croyez-vous qu'il aura été évacué ?

- Oh ! Je crois que oui... mais ces Allemands, ils vont tellement vite : si cette nuit il y a le canon c'est qu'ils seront à Paris – acheva-t-elle d'un ton assuré.

Des pas clabaudèrent dans l'escalier, une clé grinça dans la porte.

- C'est peut-être Michel, hasarda maman.

Madame B. appela.

- Michel ?

- Non non ce n'est pas Michel, fit une voix assez vieille, fatiguée...

Monsieur B. entra : il avait avec des paquets : il avait toujours sa barbiche, petit, l'air élégant et usé.

- Alors ?

Madame B. avait cette parlait de cette voix d'attente, qui veut que quelque chose se soit produit.

- Mais quoi « alors ? » Il posa les paquets sur la table, tranquillement. Il n'y a absolument rien, et au journal les nouvelles ne sont pas du tout si « affreuses ».

- Mais comment ? Dans la voix de madame B. perçait le dépit. Mais la radio elle-même a dit que les Allemands marchaient sur Paris.

- Mais non, mais non... Au journal on ne sait absolument rien.

- Ah ! Monsieur Bernstein, dit maman, je vous ai toujours vénéré, mais maintenant je vous embrasserais.

- Vous voyez bien, Madame Bernstein – dis-je – vous voyez bien que c'était faux.

- Je voudrais bien le croire.

- Savez-vous Monsieur B. – reprit maman – une amie de votre femme vient de dire que demain les Allemands seront à Paris.

- Mon Dieu, quelle bêtise.

- Mais Léon, c'est L. qui l'a dit : elle connaît quelqu'un au ministère de l'Information.

- C'est une paniquarde complètement folle et celui qu'elle connaît est aussi paniquard qu'elle. Je vous assure, elle est bien plus près du mensonge que les Allemands de Paris.

Maman et moi nous mêmes à rire tandis que Madame B. hochait la tête d'un air de doute. Elle se leva, mit la nappe, deux assiettes, et ils s'assirent pour dîner.

- Dites-moi s'il vous plaît, demanda ma mère à monsieur B., croyez-vous que mon mari ait été évacué de Rouen ?

- Oui, naturellement.

La soirée s'achevait. Parfois quelqu'un disait telle chose ou telle autre.

- À la radio – reprit Madame B. – le speaker a dit que les Allemands marchaient sur la route de Paris.

- Non ! – Son mari avait toujours la voix calme. Ils marchent vers Paris, mais ils ne sont pas sur la route.

- Mais Léon, puisque je te le dis, je ne suis pas folle quand même.

Elle s'exaspérait d'être contredite tout le temps.

- Gamelin – reprit-elle – doit être content que Weygand ne réussisse pas mieux que lui.

- Il se pourrait qu'il n'ait pas des pensées aussi viles...

- Surtout – interrompit-elle – qu'on lui a dit de [se] suicider.

Il se pourrait – insista B. – qu'il n'ait pas de pensées aussi viles...

[récit interrompu, repris le 20 juin]

[15 juin, Vichy]

15 juin. Deux heures.

Les gens vont dans la rue, dans les rues combles, grises, agitées... les voitures pleines à craquer klaxonnent, stationnent, et la foule, toujours compacte, se presse... Les Allemands sont à Paris... La situation comme on dit est très grave... Qu'y aura-t-il ? Ô Mon Dieu...

Nous sommes dans notre chambre, maman sommeille ; la gare est assez animée... L'angoisse...
Quel été, quelles vacances !

J'attendais à Paris quelque chose...

Et puis tout sera bien...

Il y eut d'abord la banlieue encrassée, sale,
Le wagon qui cahote et qui gémit.

Ensuite, il y eut les tunnels enfumés, les aqueducs
Et le sommeil quand on cherche où reposer sa nuque.

Puis des défilés mornes de prairies, de bois,
L'angoisse qui étreint soudain, sans pourquoi...

Ville toute autre ; rues inhabituelles où l'on se sent de trop.
Enchevêtrement inextricable de foules, de cafés, d'autos.

Il y eut ensuite une petite chambre mansardée, près de la gare,
Mère sommeillait, péniblement, dans tout le bruit très tard.

Ça s'arrangera comme on dit, ça s'arrangera, c'est certain,
Vide mon âme, gros mon cœur, sales nos mains...

[16 juin, Vichy]

16 juin. Neuf heures.

France, chère France, que faire ?

Ce monde, ces pâtisseries remplies à craquer de tas d'idiots qui tremblent pour les gâteaux. Ces femmes de soldats qui dorment dans la rue alors que des espèces de Belges, d'étrangers ont les appartements, ces traîtres, la poste qui ne marche pas, désordre, avec tout cela qu'est la France ? Pays que j'aime, harmonie, lumière, esprit et culture, eux-mêmes peuvent-ils s'abîmer dans ce désordre ? Et pourtant, comme l'a dit Reynaud, « le jour de la résurrection viendra ».

Maman ce matin a tout analysé : qu'y a-t-il de possible ? Une paix tout juste honorable, une guerre sanglante, une révolution de même. Un horizon obscurci. Ah ! Les hommes, que ne font-ils pas ? Ma voix se fera entendre et les hommes la subiront...

Le Seigneur est partout où je suis, je suis ses pas.

[19 juin, Vichy]

19 juin. Onze heures.

Gai soleil... rues pleines. Les Allemands sont là, à Vichy... Sur le pont, on parle avec eux, sourit... C'est l'histoire : ils ont gagné, ils perdront, nous gagnerons, etc.

On attend la paix ; les nerfs de tous sont à bout : c'est l'histoire. Un vent rafraîchit. Au moins là l'exode lamentable, camions, réfugiés, etc... est terminé. Pensées.

[20 juin, Vichy]

20 juin. Deux heures.

Torpeur sournoise... Les Allemands sont partout dans les rues, les cafés, polis même sympas...
Chaleur... La fin... Ah ! Mon Dieu !

Maman doit... quelle fatigue. Le temps est gris.

...Vacances...

Je ne sais pas pourquoi, mais j'espère que tout sera bien.

Silence à nouveau. Madame B. reprit de sa voix hystérique :

- Vous vous rendez compte : mon mari qui a soixante-huit ans veut partir à pied, avec ses rhumatismes, son lumbago.

- Ecoute, si tu as peur, tu peux t'en aller.

Il avait répondu d'une voix sèche.

- Mais non, je n'ai pas peur.

Elle s'adressa à maman.

- Je ne suis pas une paniquarde.

Madame B. tira ses gants de sa poche et les plia soigneusement sur la table.

- Madame Schreiber, la situation est grave, naturellement si vous pouvez partir, partez, mais ce n'est pas la peine de pousser des cris...

Madame B. entassa des fraises sur mon assiette.

- Il y avait un drôle de spectacle cette après-midi – continua B. Sur la route, des voitures, avec des matelas, s'en allaient, les unes derrière les autres tandis que des promeneurs sur le bord s'allongeaient au soleil.

Des pas ébranlèrent l'escalier, la porte s'ouvrit :

- C'est toi Michel ?

Une voix tremblante, affolée, bredouilla :

- Oui.

Michel entra. Pâle, l'uniforme bleu mal mis, desséché, il avait un air de fou.

- Vous savez – s'exclama-t-il, on nous évacue de Paris cette nuit : je viens chercher quelques affaires et je retourne aussitôt à la caserne.

- C'est si grave que ça [,] murmura maman.

- Oh ! On ne peut rien dire. Qu'est-ce qu'on dit à la radio ?

Son timbre était discret, tremblant, et je distinguai un rien d'importance.

- Les nouvelles sont mauvaises, répondit sa mère.

- Dites, Michel, demanda maman, croyez-vous que mon mari ait été évacué de Rouen ?

- Oh ! Ce n'est pas sûr !

Je sentis que ma mère allait chanceler. Elle reprit, doucement :

- Mais enfin, vous, on vous évacue.

- Nous ce n'est pas la même chose : on est un bureau.

Il alluma une cigarette du même air d'importance et tremblant.

- Michel – dit Madame B. – tu sais bien que Madame Schreiber ne va pas dormir de toute la nuit.

Maman sourit. Un sourire maigre, déformé, où seul je vis sa détresse.

- Bon, dit-elle : alors au revoir, à demain, j'espère.

- Mais oui – Michel dut avoir un peu honte – soyez tranquille : selon toute vraisemblance on les a évacués.

Nous sortîmes. La soirée était chaude, fatiguée. Je pris maman par le bras.

- Il ne sait rien Michel : à la caserne, ils ne savent jamais rien.

- Peut-être : surtout qu'il dit être un bureau : mais un dépôt, c'est plus important qu'un bureau de recrutement.

- Mais bien sûr.

Nous marchions, boulevard Port-Royal.

- Dis, Boris, si on quittait Paris ?
- Pourquoi ?
- Tu sais bien : les casernes sont évacuées, les écoles : il ne faut pas attendre la dernière minute : après on aura plus de places et si les Allemands étaient là demain ou après-demain ?
- Je ne pense pas. Enfin, si tu veux, mais à Vichy alors, comme c'était décidé ?
- Oui, prenons un taxi pour la gare de Lyon.

Un taxi ! Les rues étaient noires, et parfois, quand une voiture filait sur la chaussée, je criai :

- Taxi !

Et la voiture ne s'arrêtait pas.

Nous marchâmes. Les cafés étaient pleins, on sentait un énervement sourd, féroce ; à chaque coin, des groupes d'hommes, de femmes, tendaient les bras, criaient « taxi » et, aucun taxi, tous combles, ne s'arrêtait.

- On va toujours aller dit maman – on verra après.

Les rues étaient longues, vides, la chaleur étouffante, et les jambes, de fatigue, pliaient sous moi.

« Taxi, taxi ! », moi, les autres, au coin, criions, hélions, mais sans résultat. Vers Austerlitz, ce fut de nouveau comble : un train venait d'arriver : un monde fou, bagages à la main, sur le dos, marchait, cherchait des taxis ; d'autres, les regardaient, discutaient par groupes, et des soldats, des officiers, passaient, pressés, clamaient des ordres. La même chaleur, le ciel foncé, la Seine noire, accablaient. Je tenais maman par le bras : soudain éclata un coup de canon d'une intensité extraordinaire : mes jambes se ployèrent, et je zigzaguai un instant comme un saoul. Puis les mêmes continuèrent, réguliers et sourds.

- Le canon, murmura maman.
- Oui, mais ce n'est rien : il n'y a pas d'alerte.

Chaque détonation semblait déchirer le ciel et je sentais le sang ~~se précipiter~~ affluer aux tempes et mon cœur battre à coups précipités. Les rues continuaient à bourdonner, à s'éclairer tout à coup d'une lampe électrique maladroite qui plongeait dans les yeux. Le pont noir, découvert au-dessus du fleuve noir, la foule, tout cela avait un air anormal, un air de fête, nerveux. Les gens par masses héraient les taxis, se précipitaient : mais les uns n'étaient pas des taxis et les autres étaient pleins... Nous arrivâmes à la gare de Lyon.

[23 juin (1), Vichy]

23 juin. Deux heures.

C'est la paix. Hier soir, elle a été signée : comme dit maman, Dieu a eu pitié de nous...

Je continue.

Il était déjà très tard quand on revint. Je ne me rendais pas compte de tout ce qui arrivait et nous tombions de sommeil, maman et moi.

- Tu sais, ma mère installa la lampe, je ne pardonnerai jamais à Michel.

- Oh ! c'est un imbécile.

On se coucha.

Avant-hier je regardais passer les Allemands. Le temps était incertain, nuageux [,] et toute la foule regardait le défilé interminable de camions, de motos, de tanks, une vieille paysanne s'approcha de moi.

- C'est-y pas malheureux n'est-ce pas monsieur, de voir tout ça ? On se bat encore, vous savez, ça va mal.

- Oh ! on raconte beaucoup de bobards.

- Bien sûr, mais quand même. J'habite sur la route, et vous ne me croirez pas si je vous dis que depuis huit jours, je n'ai pas fermé l'œil.

- Ah !

- Oui. Vous comprenez ça fait écho... Tout le bruit frappe le mur et par le mur ça se renvoie... et cet écho m'empêche de dormir.

- Pourtant même sans écho vous ne pourriez pas dormir : c'est le bruit tout simplement.

- Bien sûr... Mais j'ai soixante-huit ans, mon bon Monsieur [,] et vous ne me croirez pas si je vous dis que je n'ai pas de sucre.

- Vous n'avez pas de carte ?

- Si, mais je l'ai épuisée.

Puis voyant que je ne mordais pas, elle s'éloigna, après avoir jeté encore :

- Y a pas à dire, ils sont quand même plus forts que nous.

- Oui, répondis-je.

Vichy est plein d'étrangers de toute sorte, qui naturellement n'ont pas voulu s'engager, et dans les rues surbondées [*sic*], pavanent de jeunes gens qui braillent un affreux français. Et cela, de tous ceux qui s'inquiètent des conditions de paix, ils sont les plus bruyants et les plus pessimistes.

- Vous sâvez – entendis-je l'autre jour dans le parc – vous sâvez j'ai peûr que les conditions soient honteûses...

C'était une femme grandement fournie par l'appendice nasal qui piaillait ainsi.

- Mon mari, ajouta-t-elle, êst comme moi.

Elle montrait un grand gaillard assez gras, et jeune, qui se prélassait. D'autres braves entouraient ces deux braves et hochaient la tête sentencieusement.

[22 juillet, Vichy]

22 juillet. Dix heures.

Nouveau cahier de Vichy ; ah ! Mon petit journal... C'est drôle « le pe-tit journal »...

Les jours vont [*sic*], à Vichy, tantôt pluvieux, tantôt ensoleillés. Les matins, je vais par la ville, au ministère pour me renseigner sur Minet, etc. Les après-midi, à la plage, avec Gérard. Gérard, est un bougre, qui ressemble un peu à Michel, il a quatorze ans. Sa mère une bonne grosse et sa sœur de même ; ils sont de Reims, réfugiés, et ici, ils travaillent à la cuisine, servent à table, etc. La patronne, Madame Tabaudeau est une femme assez nerveuse, irritable, et son mari, est un homme calme et très sympathique. Ils ont des enfants : l'aînée, une fille, Solange ; elle, je crois que je l'aime. Assez belle, de longs cheveux, sérieuse comme tout, jouant bien du piano, a l'air très classique, et pourtant c'est fort doux. Puis vient Guy, un phénomène pas intéressant, violent, laid, coureur etc. Enfin vient le petit de dix ans, Michel, silencieux, et intelligent. Dans la maison vivent aussi des locataires : une vieille dame et sa fille, grande, très sympathique ; une mère, sa fille de neuf ans, et un petit de trois mois ; ils n'ont pas de chance, pour leur père ; d'autres également assez sympas... Avant, ce que j'aimais bien c'était quand on se réunissait au salon, et que Madame Ramirez jouait du piano, ou alors, dans le courant de la journée, ils parlaient de moi. Tous – Hélène, la bonne, grosse, blonde, qui me raillait un peu, sur mes manières, etc., Solange, de même, et d'autres, aussi parlaient de moi, de mon caractère, de mon orgueil. C'était charmant.

À un moment, Gérard, fut mon espion, auprès de Solange, et puis j'ai abandonné cela. Et c'est drôle, tout le monde ici, m'aime. Les patrons, les gros de Reims (Gérard est terriblement jaloux de tous les gosses avec qui je cause sur la plage, et à chaque fois que l'on se dit au revoir, il m'embrasse) (Hélène est jalouse de Solange, auprès de moi) (Solange, c'est drôle, parle avec moi, rit, puis dès qu'on lui demande comment elle s'est amusée, dit que je la barbe, etc.). Mais hier, enfin, j'ai compris que c'était faux. D'abord, il y a une chose qui est drôle : je suis très poli, mais nonchalant, rieur, et cela fait que l'on m'appelle « grand gosse ». Solange me dit « alors grand gosse », avec cette voix. Mais voici hier.

J'étais allongé sur le sable, avec un de ces gosses dont Gérard est jaloux, lorsque je m'entendis appeler :

- Boris !

Je me retourne, et je vois Solange et Hélène, qui allaient plus loin, vers Vichy-Plage.

- Où allez-vous ? demandais-je.

Elles ne répondirent pas, et Solange, continua seule son chemin, tandis qu'Hélène s'installait à côté de moi. Gérard se rapprocha, et avec sa grosse voix :

- Tu te rends compte Hélène : regarde Boris, encore avec de petits gosses, à moi il me dit que c'était très difficile de devenir son copain.

Je me mis à rire.

- Ce n'est pas la même chose, je t'expliquerai après.

- Oui oui, après, après, ronchonna-t-il.

Je continuai à m'amuser avec le gosse, à me rouler dans le sable, puis ensemble nous entrâmes dans l'eau, et nageâmes vers Vichy-Plage. Alors, je vis, tout près du bord, parmi d'autres, un maillot gris et un bonnet de caoutchouc rouge : c'était Solange. À parler franchement, on ne pouvait pas dire que les maillots de bain lui allaient bien. Elle était avec une amie en maillot jaune. De loin, Solange me vit et me tira la langue. Moi, je ne songeais nullement à me rapprocher et je continuai à m'ébattre avec le gosse ; il me montait sur le dos, je le faisais tomber ; nous plongeons sous l'eau ; enfin nous sortîmes. Et j'aperçus, Solange, avec de l'eau à peine jusqu'au ventre, qui s'efforçait avec son amie de remonter le courant, et ressemblait à une grande sauterelle maigre.

- Tu viens – me dit Hubert (le gosse s'appelait Hubert) ; tu viens, je vais te donner un bonbon.

Nous courûmes vers ses habits, et là, sur trois bonbons, il m'en donna deux ; puis je me rapprochai d'Hélène et de Gérard. Il y avait plein de monde sur la plage, et sur toutes les plages (quatre en tout), et le soleil brillait pleinement. Gérard tira les cigarettes et en offrit à sa sœur et à moi. Je goûtais tranquillement la Salammbô quand Hubert se pencha à mon oreille :

- Tu me laisses fumer un peu ta cigarette ?
- Quel âge as-tu ?
- Neuf ans.

J'enlevai ma cigarette de ma bouche et la mis dans la sienne. Gérard en poussa un cri :

- Mais Boris, tu es fou, non ! Qu'est-ce qui te prends ? Regarde Hélène.

Hélène haussa les épaules. Gérard se rapprocha de moi en colère, et avec sa voix qui muait un peu et ses grosses joues rouges.

- Écoute, Boris, ou tu viens avec moi ou avec les autres.
- Oh ! là là.

Hélène me versa du sable dans le dos.

- Regardez, Boris, vous voyez Solange, là-bas ?
- Oui je la vois.

Je me mis à rire.

- Elle en [a] un air dans l'eau.
- Oh ! Taisez-vous Boris.
- Tiens, dit Gérard éteignant sa cigarette, je vais aller l'embêter un peu.
- Gérard, je te défends, s'exclama Hélène.

Je poussai Gérard par l'épaule.

- Vas-y ; tu diras que c'est de ma part.

Il plongea.

- Viens avec moi me murmura Hubert.

[26 juillet, Vichy]

26 juillet.

Il fait chaud dans ma mansarde : la fenêtre donne sur la cuisine, et c'est seulement derrière qu'il y a la rue. Cette Solange me dégoûte : une vie de province rétrécie. J'ai raconté à maman nos conversations d'hier, son esprit sur le doute et la Foi. Misère ! Dimanche, elle m'a dit que sur presque tous les points nous étions en désaccord, et je lui répondis que je n'y [avais] pas pensé ; et alors elle m'a regardé. Que veut-ce dire ? Dégoût ! Je m'en fous. Ah ! Moi on ne me comprend pas. Je suis le génie, l'Élu, du Créateur, et j'écraserai...

...Seigneur, Dieu...

À présent, petit sentier de vie : comment est-ce que ça va tourner avec Solange ? Elle m'a dit qu'elle n'a jamais vu de garçon comme moi, nonchalant, à vif, « profond » ; enfant et « gâteux ». Alors ? Peut-être que l'on « verra »...

[5 septembre, Almanarre]

5 septembre. Six heures.

Ça y est. Me voilà à Almanarre, en plein bord de la Méditerranée. Le voyage a été rasant. Enfin, ici, fleurs, soleil, fruits, parfums âcres, ciel et mer immenses, bleus, c'est la torpeur méditerranéenne. Moi, je me promène, regarde l'horizon, m'allonge. Hier je me suis inscrit au lycée de Toulon qui semble une bonne boîte. Le bachot m'inquiète un peu : enfin, je travaillerai comme un sourd pour le réussir. Je ne prévoyais pas cette époque troublée, oui... Je suis sûr qu'au fond de moi est un grand calme, mais je ne le perçois parfois qu'agité.

Ah ! L'homme ! Avec eux je veux que l'Angleterre gagne. Je n'ai pas eu de chance avec la France. Et ici ? Les Anglais sont tenaces, admirables de ténacité, de force, de largeur, de tous les hommes ils sont les plus « hommes ».

Oui, je souhaite de tout mon cœur la victoire des Anglais. Oui, j'aime la liberté, l'harmonie dans l'état, la tolérance large et bienveillante. C'est-à-dire que ce que je pense de l'homme est de même.

Maintenant c'est une deuxième histoire de Napoléon qui se joue, un Napoléon petit, car mesquin en sang et autre. Donc, pour l'Histoire presque, l'Angleterre semble être l'Élué...

... Il est vrai à présent avec l'Amérique. Si Hitler gagne, c'est de la barbarie morne, mesquine ; ce sera bête et idiot comme tout. Alors je veux que les Anglais gagnent ! Oh ! Oui !

[9 septembre (1), Almanarre]

9 septembre. Trois heures.

J'écris dans le jardin. Oui, je vais écrire à Gide. Il fait mauvais : temps gris, plein de vent, mer qui ressemble à l'océan. Maintenant je vais composer le brouillon. Ici c'est plein de pêcheurs, et autres. Désarroi.

Nouveau cahier : je commence par le brouillon de la lettre à Gide.

Maître,

Vous souvenez-vous encore de moi ?

Il y a deux ans, j'étais venu chez vous à Paris deux ou trois fois ; je vous avais montré mes vers, et vous les avez trouvés ~~mais, surtout c'était pour~~ trouver quelqu'un qui m'aurait [illisible]. ~~Vous vous rappelez ?~~ Enfin, c'est moi cet écolier du lycée Lakanal. Vous vous rappelez ? Ah ! En vous écrivant, je toutes ces choses me reviennent, des paysages, des physionomies (je me rappelle ces heures chez Gibert où je lus *Si le grain ne meurt* en entier). Et aussi le grand parc de Lakanal en été, quand nous discussions mes camarades et moi à perte de vue sur vos œuvres, vos idées... Comme c'est loin. Au début de la guerre je vous ai écrit et j'ai reçu à Boulogne votre carte de Cabris qui m'avait rempli de joie. Puis je suis revenu à Paris : le lycée Lakanal était un hôpital et je suis allé à Louis-le-Grand. Vraiment ce fut une année misérable.

J'étais obsédé, abêti par mes camarades d'avant, par mon lycée d'avant. Tout s'était dispersé, et le Luxembourg que j'aimais tellement, j'en avais par-dessus la tête. Je me rappelais ~~votre~~ une phrase de votre carte : « Profite de ta solitude familiale pour beaucoup t'instruire. » Mais vous savez, Maître, je n'en ai pas profité : jamais je n'ai travaillé aussi mal que cette année, à Louis-le-Grand. Et puis... (je n'en finirai jamais de vous raconter tout ça.) Mon père a été mobilisé, ensuite le 10 juin on est allés à Vichy (là je ne me suis pas mal amusé.) Enfin, maintenant me voilà à Hyères, avec mes parents. (Mon père est revenu et se repose ici.)

Quelle tristesse encore ! Il faudra que j'aïlle au lycée de Toulon et que je fasse chaque jour trente-quatre kilomètres en vélo. Et aussi mon père pense partir tantôt là, tantôt là, pour reprendre ses affaires. De nouveau ce seront les voyages, les compartiments entassés et les choses que l'on oublie. ~~Quand j'allais chez vous, il y a deux~~ Certes, il ne faut pas se plaindre, car toujours il y en a d'autres qui sont encore plus ~~malheur~~ à plaindre – et ça fait encore plus de peine : toujours une souffrance qui dépasse la nôtre, comme pour l'humilier. Je ne sens plus la même tristesse qu'il y a deux ans : elle est au fond de [mot manquant] même. À présent, c'est le désarroi, ~~en moi, la détresse de l'inconnu~~ que je ressens et alors, Maître, je voudrais bien vous voir. Mon père me dit souvent : « ~~Eh-~~ Maintenant que tu as dix-sept ans, tu [phrase interrompue]

Quelquefois, cet hiver, je suis passé devant votre maison, et toujours je voyais vos volets clos. Je me demandais où vous pouviez bien être (en Egypte, à Biskra). (Je me rappelle que dans *L'Immoraliste* vous y aviez une villa.) Et aussi quel était votre état d'âme d'être si loin de Paris. Et voilà qu'hier, j'ai appris que vous étiez à Cabris, vous êtes sûrement très occupé, mais quand même j'ai osé vous écrire – et une si longue lettre : mais j'ai été tellement content ~~de savoir où~~ d'avoir vu votre nom, de savoir où vous étiez, que j'aurais pu vous en écrire une, bien plus longue encore. Voilà. À présent j'attends votre réponse, ces réponses qui m'ont toujours rempli de joie.

Tout à vous

Boris Schreiber

[22 septembre (1), Cabris]

22 septembre. Huit heures.

Hier, donc, je suis venu de Grasse à pied. Huit kilomètres en plein soleil, mais la route est magnifique. Mes pensées étaient diverses, égayées. D'un côté de la route, le talus. De l'autre un précipice immense, large, verdoyant. Enfin j'arrivai à Cabris.

La valise commençait déjà à me peser. C'est un petit village, qui domine à pic le précipice et derrière, à vingt kilomètres, on voit la mer. Près des premières maisons de Cabris je vis soudain l'habituel monument aux morts et il y avait exactement six noms. Je continuai. On m'indiqua une pension. C'était un peu de côté, et dominait cette vallée immense. Je sonne. Une vieille dame m'ouvrit, à l'air assez sympathique.

- Oh ! Monsieur, répond-elle aussitôt. Je ne peux pas vous prendre. Nous n'avons plus assez de nourriture ; si vous voulez une chambre et c'est tout.
- Ah ! Ça c'est embêtant. Je viens ici une semaine pour voir des amis.
- Quels sont vos amis ?
- C'est monsieur A. Gide.
- Connais pas.

Elle me dit d'aller à la poste pour connaître l'adresse. C'était une petite maison, avec un jardin, tout [,] et derrière, le même précipice toujours. Le facteur me mena derrière et montra un château assez vieux, tout au bord, et assez loin, dans la verdure.

- Tenez c'est là qu'il habite, chez la comtesse de Mériche [*sic*].

Puis la dame du facteur se mit à me parler des difficultés du ravitaillement etc. Je lui expliquai mon cas. Et elle me dit d'aller à la mairie demander des cartes pour sept jours. En sortant je vis un homme assez jeune, réservé, qui achetait des timbres. La mairie était à côté. Une grande salle, vide, puis une porte. Je frappai :

- Entrez.

Le secrétaire, à lunettes, long, assez vieux, écrivait. Dans la pièce était déjà un gros paysan, l'air jovial :

- Ah ! Mon Dieu gémit le secrétaire.
- Il aspira encore un coup de son fume-cigarette.
- Il faut que j'écrive l'avis, c'est vrai.

Il prit une feuille blanche et la coupa en deux, soigneusement. Puis, en haut, il écrivit en grosses lettres : Avis.

- Ne le faites pas trop long sourit le paysan.

Le secrétaire commença quelque chose, hésitant, puis s'arrêta.

- Eh ! C'est vrai. Il faut mettre : le maire communique...

Il prit l'autre feuille, écrivit Avis et commença : le maire communique. ~~Toujours hésitant~~ Il s'arrêta. Il regarda d'un air absent, les papiers, moi, puis brusquement : l'inspiration ne venait pas.

- Ah ! nom d'un chien, nom d'un chien !

Et prenant tous les papiers, il les déchira.

- Ne vous énervez pas, ne vous énervez [pas] fit le paysan, en riant. On a le temps.

Le secrétaire avait un air tragique.

- Oh ! Mon pauvre vieux, si tu savais quel boulot j'ai devant moi.

Dehors pendant ce temps, le soleil brillait, tout respirait le calme, et le précipice qu'on devinait derrière le jardin.

Le malheureux avait pris une autre feuille qu'il coupa en deux. Il la regarda, longuement, puis, toujours aussi sérieux il la coupa en quatre, et commença : Avis.

« Monsieur le Maire communique » et il continuait lentement, tremblant que l'inspiration ne partît. À un moment, il marmotta : « jusqu'à sept heures du soir, jusqu'à sept heures du soir ». Il regardait sa plume fixement, cherchant la muse. Puis brusquement, il s'écria :

- Ah ! Ça y est.

Et il ajouta, tout heureux, fier : jusqu'à à partir [de] demain matin. Le malheureux souffla :

- Eh bien, quel travail.

Et à haute voix, il relut son œuvre.

Enfin, le paysan partit. Et je lui expliquais mon cas : venu ici pour une semaine, il me faudrait des cartes etc. Le secrétaire avait cet air absent, un peu abruti.

- Ah ! oui, oui.

Il ouvrit un gros bouquin, et marqua mon nom etc. Puis il s'arrêta, semblant réfléchir très profondément.

- Ah ! nom d'un chien, nom d'un chien ; quel boulot j'ai devant moi.

Il reprit, d'un ton presque désespéré :

- Mais mon pauvre monsieur, on ne voyage pas sans carte par un temps pareil, c'est trop compliqué : il faut maintenant que je calcule combien vous mangez de pâtes par semaine.

Et prenant les tickets, il les coupa soigneusement.

- Tenez, voilà pour le pain, pour la viande attendez.

Il se mit à compter :

- Quatorze jours, ça fait deux kilos quatre cents... alors pour le jour...

À ce moment une vieille paysanne entra, bredouillant :

- Monsieur le secrétaire.

Lui, comme un somnambule avait aligné les chiffres sur un buvard et comptait toujours :

- Deux kilos quatre cents, alors par six jours...

La vieille reprit :

- Tenez, je laisse là.

Le secrétaire, tout en comptant répondit de cette voix qu'ont dans les drames ceux qui commencent à devenir fou :

- Oui Madame, oui Madame – pour six jours, deux kilos quatre cents...

- Je vais les chercher demain Monsieur le secrétaire ; ils sont là vous voyez ?

- Oui Madame, oui Madame. Ah ! Mon Dieu : si pour trente jours, c'est deux kilos quatre cents, pour six jours...

- Regardez dans le journal, dis-je [illisible].

- Mais, je sais ce qu'il y a [illisible], Monsieur.

Et il regarda la fiche ; il avait trouvé.

Donc, après la mairie, après le télégramme, j'allais au château. Il n'y avait personne. Je me trouvais dans la cuisine. Une dame moyenne me renseigna :

- Monsieur Gide, il doit revenir par la route là, de chez monsieur Herbart...

J'allai par cette route lentement, et regardai le paysage magnifique. Puis de loin, il me sembla voir un crâne chauve. Je me baissai, pris des marrons. Derrière moi, j'entendis :

- Ne mettez pas Racine avant Corneille...

... Le L'idée chrétienne.

Je me retournai. Sur la route, marchaient Gide, une vieille dame qui devait être la comtesse de Mériche [sic], et un homme de haute taille, blanc. Je m'approchai :

- Maître, vous me reconnaissez ?

Gide me regarda :

- Vaguement.

- C'est moi Boris Schreiber.

- Oh !

Il me serra l'épaule et s'adressa aux deux autres :

- Ce jeune homme était venu chez moi à Paris avec beaucoup de vers, de proses.

Et il leur dit où j'habitais, etc.

Nous allâmes un peu à l'avant. Il avait une mine magnifique, rajeunie.

- Oh ! Je ne t'aurais jamais reconnu, mon petit : tu as grandi...

Et il dit avec cette voix à part, basse :

- Tu es venu comme ça tout de suite, après ma lettre...

- ~~Je le~~ Oh ! C'est parce que maintenant mes parents sont partis à Marseille, alors ils m'ont laissé choisir où je voulais aller...

Il me demanda si j'avais quitté Paris longtemps. À un moment il se retourna :

- Je vais dire au revoir à mon ami, là : c'est Roger Martin Du Gard [sic].

- Comment, c'est lui ?

Je n'en revenais pas.

On se rapprocha de la comtesse et de Du Gard [sic]. Gide lui dit, souriant :

- Je lui ai dit c'est Roger Martin Du Gard [sic], alors il s'est écrié « comment c'est lui ? »

L'autre se mit à rire. Il donna une poignée de mains à Gide, baisa celle de la comtesse, me les serra à moi.

- Au revoir, me dit-il.

- Au revoir Monsieur.

Je repris souriant :

- Au revoir Maître.

- Oh !

À présent, nous marchions – Gide, la comtesse et moi.

[22 septembre (2), Cabris]

Quatre heures.

J'ai de ma chambre une vue magnifique : toute la vallée de Grasse, la mer comme d'un avion. Aujourd'hui j'ai passé le matin avec Gide. Ah ! À présent je suis fixé : rien. D'abord hier, jusqu'à une heure du matin j'ai parlé avec un prof à l'université de Liège. J'avais parlé : quelques sentiments ; puis je me couchai. Et la jeune fille vient de me dire que jusqu'à quatre heures du matin, le prof enthousiaste lui a parlé de moi, émerveillé. Il est sympathique. Mais Gide ! Je ne comprends pas comment il le comprend. Il appuie et remarque seulement le détail.

- Le « comme » ici mon petit est mauvais.

Et il rit, il est content.

- Ha ! là ! tu vois, mon petit, tout n'est pas bon.

Ah ! Gide ! Vieux japonais. Il a dit que ce n'était pas loin d'être formidable. Vieux ! Et aussi, j'ai rencontré après Thomas. Ce fut très bien. On alla se promener cet après-midi. Et on parlait ! Vraiment on avait de la langue.

La nature était magnifique. D'un côté les rochers, les montagnes à perte de vue, sauvages. De l'autre, la mer au loin, entre la vallée, puis loin, Cannes ! Antibes, Nice. Et je lus *L'Élu*. Thomas fut émerveillé, il me l'a dit, que c'était grand. Il me plaît. Il a changé depuis Paris, un peu plus « réservé », sobre, de sentiments. Il me l'a fait remarquer. Bref il est plus « ouvert ». Et il m'a dit que Gide était très, très méchant pour la critique et j'ai appris avec la plus grande surprise que Gide avait une fille, Catherine, très maternelle, gentille, qui avait tout lu de son père. Elle est dans un pensionnat à Nice, a dix-sept ans, et est venue à Cabris. Elle ne s'appelle pas Gide. C'est quand même drôle. J'ai appris aussi que tout Cabris savait que Gide est etc. et tous ceux qui y viennent. De sorte que me voilà classé. Bon !

Demain je revois Gide, je crois. À présent je m'en passerais... Ah ! C'est drôle. Et, quand même on m'admire : le prof, au château où Gide est inquiet sur moi [sic], et ce jeune écrivain qui m'a vu hier à la porte, et il l'a dit là-bas, et Thomas : « comme qui dirait » parfait... Il me semble que Gide s'est quand même trompé quand il a dit que non seulement à lui mais à personne ce ne pouvait plaire... Oui, il s'occupe (c'est son caractère, son âge) au physique, palpable, passif... Ha !

Chers petits parents...

[23 septembre, Cabris]

23 septembre. Sept heures.

Salaud ! Gide est un salaud. Il a été émerveillé par *Georges*. Il a dit que c'était extraordinaire. Dans le café cet après-midi, avec lui, Thomas, Herbart (qui l'a accompagné en Russie) nous parlions et Gide disait qu'il m'a cherché partout pour lire la suite. Et puis dans ma chambre il l'a lu. Il a dit que c'était inouï, et de m'interroger quand j'avais fait ça, d'où, etc. et je lui ai demandé de n'en parler à personne. Puis, il a « commencé ». Et des baisers, et des étreintes et sa main qui courait partout... Je l'ai laissé faire. Ce n'était pas grave. Puis je l'ai accompagné jusqu'au château : il me parlait encore de *Georges*. Enfin, au moment de le quitter [:]

- Au revoir Maître.
- Ne m'appelle pas Maître.
- Quand pourrai-je vous revoir ?
- Oh ! Comptons sur le hasard.

Et on s'est quittés. Salaud ! Thomas a trouvé extraordinaire cette poésie : [«] Dans le loin... [»]. Idiots ! Ah ! Tous crapauds. Ils me dégoûtent tous : Gide et les riens qui tournent autour de lui, sans talent, et pondent des bouquins. Il paraît que Giono est très bien.

Chers petits parents...

Le professeur de Liège dit que j'arriverai et que je resterai.

Seigneur... Jésus... Tout...

[24 septembre (1), Cabris]

24 septembre. Onze heures.

Quel état ? Mon Dieu. Hier, la nuit, avec cette jeune fille ce fut... et je suis dégoûté, je suis à plat de mon dégoût...

Pouah ! J'en ai marre de Gide : arbre mystérieux. J'ai envie d'aller trouver Giono. Sa robustesse a l'air de me plaire. Son équilibre, sa joie de son pessimisme. Je ne sais pas. Je vais voir.

Jésus...

[24 septembre (2), Cabris]

Cinq heures.

Je me rappelle ces heures douces de Paris où j'avais tout. Lait, chocolat, gâteaux.

Cette pluie fine, ce recroquevillement tendre, implacable en soi. Pourvu que l'Angleterre gagne !

Aujourd'hui, morne : je n'ai pas vu Gide, pas voulu aussitôt après le revoir. Demain, j'espère.

[25 septembre (1), Cabris]

25 septembre. Deux heures.

J'écris à la « terrasse ». La vue, magnifique, toujours la même. Hier, au soir surtout, il a fait de la bruine, ou plutôt un brouillard dense, épais. J'étais assis avant le dîner, en train d'écouter la T.S.F. Soudain, je vois Gide qui passe, dans sa fameuse « cape ». Il rentre.

- Bonjour mon petit.

- Bonjour.

Je me lève, il me fait signe de rester assis, et s'accoude à la table (c'est dans la salle à manger) pour écouter la musique, puis Londres. Nous ne parlons pas. Les événements passent. Dehors il commence à faire noir : voilà que la porte s'ouvre, la jeune fille entre, chantonnant, puis brusquement s'arrête :

- Oh ! Excusez-moi !

Gide sourit.

- Oh ! de rien, de rien, avec sa voix grave.

La patronne rentre.

- Bonsoir Monsieur.

La radio marche toujours.

- Ah ! Je vais m'en aller.

Il remet sa cape, prend son chapeau.

- Je vous accompagne un peu ?

- Mais oui.

Nous sortons. Le brouillard est complet. Nous parlons un peu de De Gaulle [*sic*], de l'Indochine, et il me quitte et disparaît, dans le brouillard. Mais hier ce fut une journée morne : avant-hier fut très bien.

Le matin, j'allai au château comme convenu. Je traversai le hall, le salon, somptueux, en style oriental, avec des vases, des tapis, des tableaux. Gide me conduisit dans une petite chambre, assez coquette, pleine de livres et d'affaires.

- C'est votre chambre Maître ? (Je l'appelais encore « Maître ».)

- Non, c'est celle de Jean Schlumberger. Attends-moi ici un instant.

Gide referma la porte, et je regardai. Il y avait des lettres sur la table, Monsieur Jean... etc., avec l'adresse bien exacte, bien claire, et ces grandes écritures nonchalantes, il me semblait qu'elles ressemblaient à la mienne, gonflées d'espoir, d'incertitude. Gide revint et nous allâmes dans sa chambre. Elle était grande naturellement, plus grande que l'autre, une table toute couverte de paperasses, des bouquins, un lit, vert, des murs et des tapis verts et le reste, l'armoire, les étagères en blanc.

Gide me montre une petite brochure *P.C. 40* : « Les Poètes de cette guerre ». Je la regarde.

- Pas mal. Il n'y a qu'une poésie qui m'ait plu. « Le Signal ».

- Oui – il arrangeait son veston – tu devrais envoyer quelque chose.

- Oh ! Non !

- Pourquoi ?

- Je n'aime [pas] ces petites éditions-là.

Et je souris involontairement. Gide, lui, ne souriait pas.

- Fais comme tu veux ; mais enfin ça donne quelque chose.

Je ne répondis pas : hier encore, et avant-hier surtout, je ne me sentais pas assez « sûr ». Nous parlâmes de choses et d'autres (quand même, bien mieux qu'à Paris).

- Tiens, viens avec moi. Je vais attendre un ami au car.

On y alla. Je lui parlais de Thomas un peu, ce pauvre Thomas.

- Vous savez, il m'a lu son truc là. Enfin, il dit qu'il n'arrive pas à joindre les deux bouts.

- Mais – dit Gide – quand il les rejoindra, il ne lui restera plus qu'à mourir. Qu'il cherche le plus longtemps possible.

Je riais. On arriva à la place, et il acheta des cigarettes, puis on revint s'asseoir à cette table où j'écris, devant la maison, au bord de la vallée. (Mon cher stylo n'a plus d'encre.)

- Alors, ~~vous~~ avez tu as quelque chose à me montrer ?

Je tirai de ma poche le cahier de *Georges*.

- Voilà.

- Le conte dont tu m'as parlé, hier ?

- Oui Maître.

Gide l'ouvrit et commença. Moi, je regardais la vallée, immense, le soleil et Gide qui lisait.

- Mais – avec sa voix grave – mais c'est très bien. Si, si (comme si je l'interrompais), très bien. Je relis une seconde fois.

Et voilà. Il lut. De temps en temps ses lèvres se plissaient, et tapotant du doigt, murmurait :

- Si si, c'est vraiment extraordinaire.

Moi je voulais me tordre de rire, tellement cela me gonflait de joie.

- Si si, c'est le mieux de tout ce que tu m'as montré.

- Et puis, là, tu vois, m'expliquait-il, là les mots sont bien choisis ; des mots qu'on n'aurait jamais pensé mettre ensemble, tu l'as fait et c'est quelque chose d'extraordinaire.

Il était plongé dans sa lecture quand l'ami arriva.

- Bonjour Maître.

Un petit homme, à moustaches, plat.

- Oh ! dit Gide, je ne pensais plus à vous attendre : excusez-moi. Tenez, voulez-vous attendre un petit instant.

- Oh là là !, reprit-il, il y en a long encore ; veux-tu que je vienne cet après-midi ?

- Mais oui Maître.

- Vers les cinq heures n'est-ce pas ?

- Oui.

Et ils partirent. Vraiment je fus tout heureux et la jeune fille s'en aperçut bien.

À l'après-midi je m'allongeai sur l'herbe, attendant Thomas. Il arriva, toujours aussi ennuyeux, ennuyé ; on alla par les champs, cueillant du raisin. Ce pauvre Thomas, quelle pitié ! Par exemple il me dit, d'un ton sûr :

- Il faut que je travaille ; vraiment je me dissipe sans avancer.

« Je me dissipe » ; il se « dissipe » quelle pitié ! Avec parfois ses airs « inspirés ». Il se dissipe. Comme si... enfin ! Au retour, nous rencontrons Herbart (celui qui a accompagné Gide en Russie). Nous allâmes au café, tous les trois. Le soleil brillait. Je buvais une limonade.

- Tiens, dit Herbart, voilà Gide là-bas.

Il appela :

- Hello.

Gide se tourna.

- Ah !

Il vint, s'assit, et nous fûmes tous les quatre là, à parler, tranquillement.

- Oui – dit Gide – en me montrant. Je cherchais ce jeune homme ; je suis allé chez lui, je suis monté dans sa chambre, je le cherche partout pour lire la suite de son conte, tellement ça m'intéresse.

Et s'adressant à moi :

- C'est flatteur, hein ?

- Oh ! oui !

Il y eut un petit silence.

- Au fait, dit Herbart, il était intéressant ce Roumain ?

- Très – dit Gide – ruisselant d'intérêt, trop même, fatiguant.

- Vous savez (on m'a pris l'encrier) [la suite de l'entrée est écrite au crayon papier] dit Thomas, Jacques Maritain est en Amérique, Boris l'a entendu à Londres.

- Hé ! on dirait qu'il se forme toute une coalition pour m'appeler en Amérique. Seulement je ne saurai pas parler à la radio, galvaniser les masses.

- Mais on ne parle pas pour les masses répliqua Herbart.

- Oui ; enfin, on verra. Alors ?

Les deux autres partirent, et Gide et moi allâmes à la maison.

Ce matin, je suis allé trouver Gide au château. Nous avons parlé longtemps, intimement.

Lui se rasait, et moi je parlais. Je racontais quelques-unes de mes idées. Je parlais de mon mépris pour les hommes, de mes pensées sur les mots, la religion. ~~À un moment Gide~~

- Tu es jeune encore, dit Gide à un moment, c'est merveilleux.

- Tout le temps on me dit que je suis jeune ~~fiis-je. Mais~~ Qu'est-ce que ça fait ?

- Mais au contraire. Si tu gardes les mêmes idées, alors elles auront plus d'importance, du... poids. Je souris.

- Quand je ferai entendre ma voix aux hommes.

- Mais oui. J'attends, et d'ailleurs je n'ai aucune inquiétude pour toi à ce sujet.

- Dites-moi. Quand je serai « illustre » est-ce que ce sera rosse de ne plus revoir Thomas, lui parler, etc. [;] il ne m'intéresse pas.

- Et même que ce serait « rosse », tu le ferais quand même n'est-ce pas ? Alors !

- Oh ! oui.

Et nous parlâmes encore de la gloire.

- Tu sais, me dit-il à un moment. J'en ai connu beaucoup qui étaient seuls à connaître leur valeur, qui se croyaient formidables. Personne d'autres qu'eux-mêmes ne la voyait.

Je dus sourire.

- Il faudrait d'abord que je voie ce qu'ils écrivent pour voir si c'est formidable ou non.

Nous nous quittâmes. Il m'avait montré aussi des lettres d'admirateurs. J'aimais assez ce matin lorsqu'il me disait :

- J'allais te voir justement.

Peut-être vais-je aller le voir cet après-midi.

25 septembre. Deux heures.

J'écris à la « terrasse ». La vue, magnifique, toujours la même. Hier, au soir surtout, il a fait de la bruine, ou plutôt un brouillard dense, épais. J'étais assis avant le dîner, en train d'écouter la T.S.F. Soudain, je vois Gide qui passe, dans sa fameuse « cape ». Il rentre.

- Bonjour mon petit.

- Bonjour.

Je me lève, il me fait signe de rester assis, et s'accoude à la table (c'est dans la salle à manger) pour écouter la musique, puis Londres. Nous ne parlons pas. Les événements passent. Dehors il commence à faire noir : voilà que la porte s'ouvre, la jeune fille entre, chantonnant, puis brusquement s'arrête :

- Oh ! Excusez-moi !

Gide sourit.

- Oh ! de rien, de rien, avec sa voix grave.

La patronne rentre.

- Bonsoir Monsieur.

La radio marche toujours.

- Ah ! Je vais m'en aller.

Il remet sa cape, prend son chapeau.

- Je vous accompagne un peu ?

- Mais oui.

Nous sortons. Le brouillard est complet. Nous parlons un peu de De Gaulle [*sic*], de l'Indochine, et il me quitte et disparaît, dans le brouillard. Mais hier ce fut une journée morne : avant-hier fut très bien.

Le matin, j'allai au château comme convenu. Je traversai le hall, le salon, somptueux, en style oriental, avec des vases, des tapis, des tableaux. Gide me conduisit dans une petite chambre, assez coquette, pleine de livres et d'affaires.

- C'est votre chambre Maître ? (Je l'appelais encore « Maître ».)

- Non, c'est celle de Jean Schlumberger. Attends-moi ici un instant.

Gide referma la porte, et je regardai. Il y avait des lettres sur la table, Monsieur Jean... etc., avec l'adresse bien exacte, bien claire, et ces grandes écritures nonchalantes, il me semblait qu'elles ressemblaient à la mienne, gonflées d'espoir, d'incertitude. Gide revint et nous allâmes dans sa chambre. Elle était grande naturellement, plus grande que l'autre, une table toute couverte de papperasses, des bouquins, un lit, vert, des murs et des tapis verts et le reste, l'armoire, les étagères en blanc.

Gide me montre une petite brochure *P.C. 40* : « Les Poètes de cette guerre ». Je la regarde.

- Pas mal. Il n'y a qu'une poésie qui m'ait plu. « Le Signal ».
- Oui – il arrangeait son veston – tu devrais envoyer quelque chose.
- Oh ! Non !
- Pourquoi ?
- Je n'aime [pas] ces petites éditions-là.

Et je souris involontairement. Gide, lui, ne souriait pas.

- Fais comme tu veux ; mais enfin ça donne quelque chose.

Je ne répondis pas : hier encore, et avant-hier surtout, je ne me sentais pas assez « sûr ». Nous parlâmes de choses et d'autres (quand même, bien mieux qu'à Paris).

- Tiens, viens avec moi. Je vais attendre un ami au car.

On y alla. Je lui parlais de Thomas un peu, ce pauvre Thomas.

- Vous savez, il m'a lu son truc là. Enfin, il dit qu'il n'arrive pas à joindre les deux bouts.
- Mais – dit Gide – quand il les rejoindra, il ne lui restera plus qu'à mourir. Qu'il cherche le plus longtemps possible.

Je riais. On arriva à la place, et il acheta des cigarettes, puis on revint s'asseoir à cette table où j'écris, devant la maison, au bord de la vallée. (Mon cher stylo n'a plus d'encre.)

- Alors, ~~vous avez~~ tu as quelque chose à me montrer ?

Je tirai de ma poche le cahier de *Georges*.

- Voilà.
- Le conte dont tu m'as parlé, hier ?
- Oui Maître.

Gide l'ouvrit et commença. Moi, je regardais la vallée, immense, le soleil et Gide qui lisait.

- Mais – avec sa voix grave – mais c'est très bien. Si, si (comme si je l'interrompais), très bien. Je relis une seconde fois.

Et voilà. Il lut. De temps en temps ses lèvres se plissaient, et tapotant du doigt, murmurait :

- Si si, c'est vraiment extraordinaire.

Moi je voulais me tordre de rire, tellement cela me gonflait de joie.

- Si si, c'est le mieux de tout ce que tu m'as montré.
- Et puis, là, tu vois, m'expliquait-il, là les mots sont bien choisis ; des mots qu'on n'aurait jamais pensé mettre ensemble, tu l'as fait et c'est quelque chose d'extraordinaire.

Il était plongé dans sa lecture quand l'ami arriva.

- Bonjour Maître.

Un petit homme, à moustaches, plat.

- Oh ! dit Gide, je ne pensais plus à vous attendre : excusez-moi. Tenez, voulez-vous attendre un petit instant.
- Oh là là !, reprit-il, il y en a long encore ; veux-tu que je vienne cet après-midi ?
- Mais oui Maître.
- Vers les cinq heures n'est-ce pas ?
- Oui.

Et ils partirent. Vraiment je fus tout heureux et la jeune fille s'en aperçut bien.

A l'après-midi je m'allongeai sur l'herbe, attendant Thomas. Il arriva, toujours aussi ennuyeux, ennuyé ; on alla par les champs, cueillant du raisin. Ce pauvre Thomas, quelle pitié ! Par exemple il me dit, d'un ton sûr :

- Il faut que je travaille ; vraiment je me dissipe sans avancer.

« Je me dissipe » ; il se « dissipe » quelle pitié ! Avec parfois ses airs « inspirés ». Il se dissipe. Comme si... enfin ! Au retour, nous rencontrons Herbart (celui qui a accompagné Gide en Russie). Nous allâmes au café, tous les trois. Le soleil brillait. Je buvais une limonade.

- Tiens, dit Herbart, voilà Gide là-bas.

Il appela :

- Hello.

Gide se tourna.

- Ah !

Il vint, s'assit, et nous fûmes tous les quatre là, à parler, tranquillement.

- Oui – dit Gide – en me montrant. Je cherchais ce jeune homme ; je suis allé chez lui, je suis monté dans sa chambre, je le cherche partout pour lire la suite de son conte, tellement ça m'intéresse.

Et s'adressant à moi :

- C'est flatteur, hein ?

- Oh ! oui !

Il y eut un petit silence.

- Au fait, dit Herbart, il était intéressant ce Roumain ?

- Très – dit Gide – ruisselant d'intérêt, trop même, fatiguant.

- Vous savez (on m'a pris l'encrier) [la suite de l'entrée est écrite au crayon papier] dit Thomas, Jacques Maritain est en Amérique, Boris l'a entendu à Londres.

- Hé ! on dirait qu'il se forme toute une coalition pour m'appeler en Amérique. Seulement je ne saurai pas parler à la radio, galvaniser les masses.

- Mais on ne parle pas pour les masses répliqua Herbart.

- Oui ; enfin, on verra. Alors ?

Les deux autres partirent, et Gide et moi allâmes à la maison.

Ce matin, je suis allé trouver Gide au château. Nous avons parlé longtemps, intimement.

Lui se rasait, et moi je parlais. Je racontais quelques-unes de mes idées. Je parlais de mon mépris pour les hommes, de mes pensées sur les mots, la religion. ~~A un moment Gide~~

- Tu es jeune encore, dit Gide à un moment, c'est merveilleux.

- Tout le temps on me dit que je suis jeune ~~fis-je. Mais~~ Qu'est-ce que ça fait ?

- Mais au contraire. Si tu gardes les mêmes idées, alors elles auront plus d'importance, du... poids. Je souris.

- Quand je ferai entendre ma voix aux hommes.

- Mais oui. J'attends, et d'ailleurs je n'ai aucune inquiétude pour toi à ce sujet.

- Dites-moi. Quand je serai « illustre » est-ce que ce sera rosse de ne plus revoir Thomas, lui parler, etc. [;] il ne m'intéresse pas.

- Et même que ce serait « rosse », tu le ferais quand même n'est-ce pas ? Alors !

- Oh ! oui.

Et nous parlâmes encore de la gloire.

- Tu sais, me dit-il à un moment. J'en ai connu beaucoup qui étaient seuls à connaître leur valeur, qui se croyaient formidables. Personne d'autres qu'eux-mêmes ne la voyait.

Je dus sourire.

- Il faudrait d'abord que je voie ce qu'ils écrivent pour voir si c'est formidable ou non.

Nous nous quittâmes. Il m'avait montré aussi des lettres d'admirateurs. J'aimais assez ce matin lorsqu'il me disait :

- J'allais te voir justement.

Peut-être vais-je aller le voir cet après-midi.

[27 septembre, Cabris]

27 septembre. Onze heures.

Aujourd'hui, j'ai parlé avec Gide. J'arrive au château, il y a une heure à peu près. La comtesse me reçoit.

- Bonjour Madame.
- Bonjour Monsieur.
- Est-ce que Monsieur Gide est là, s'il vous plaît ?

Gide était dans le salon, en train de parler avec quelqu'un. Il arriva.

- Je vous dérange, excusez-moi.
- Oh ! non, non. Je passerai un petit instant avec toi. On m'attend.
- On alla dans le parc, et on s'assit sur le banc de pierre.
- Alors quelles sont les nouvelles anglaises, demandai-je ?
- Rien ; pas mauvaises.

Il avait allumé une cigarette.

- Tu en veux une ?
- Non, merci ; je préfère les miennes, des Vaja.

Il y eut un silence, nous fumions.

- Je pars demain matin, repris-je.
- Ah ! Tu m'écriras n'est-ce pas ?
- Oh ! oui ! Au fait, hier Thomas m'a dit que les nouvelles n'étaient pas très bonnes.
- Tu l'as vu ?

- Oui ; il m'a lu quelque chose de Claudel, qu'il trouvait extraordinaire, et moi je lui ai demandé qu'est-ce qu'il trouvait extraordinaire. Alors, je ne sais pas, il m'a semblé qu'il était dépité.

- Dépité ?

Gide fumait, pensif. Il reprit :

- Non ! Pas dépité, mais enfin, moi [illisible] je n'arrive, ce que tu trouves bien et pas bien. Je souris.
- Mais oui : hier par exemple, tu m'as parlé de Rimbaud, de Nietzsche, je n'y ai pas attaché d'importance : tu ne trouves pas bien parce que tu es extrêmement jeune. Mais ce que tu trouves bien, je ne comprends plus. Tu m'as parlé du *Nœud de vipères*, par exemple.
- Oh ! c'est pas mal.
- Bien sûr, mais enfin, je ne comprends pas.
- C'est vrai, Thomas m'a dit la même chose : j'aime Mauriac, Maurois, parce qu'ils me reposent. Dans les livres je ne cherche pas le levain, penser plus avant, non.

Le temps était beau, Gide pensait toujours.

- Oui, mais c'est pour ça, il est très difficile de parler avec toi. Rien ne t'intéresse.
- Oh ! Mais quand même. Thomas, par exemple me demande : Baudelaire c'est bien, n'est-ce pas ? Eh bien, moi je dis : oui, c'est bien, voilà !

Gide sourit.

- On peut parler de la vie, en général, mais les hommes ne t'intéressent pas. À Cabris tu ne t'es pas intéressé à ceux qui t'entouraient, à parler avec eux, à avoir des aventures, je ne sais pas moi.

Ma voix devint plus basse :

- Des aventures ; et même si j'en ai eues avec cette jeune fille, vous voyez que ça ne m'a pas beaucoup changé.
- Oui – reprit-il – c'est comme quand tu dis que tu ne t'intéresses pas aux mots, et malgré tout c'est important.
- Oh ! Dans une traduction, par exemple, on ne voit pas les mots...

Bref, on a encore parlé longtemps ; de Claudel.

- Tiens, dit-il, tu me demandais si ce serait [mot manquant] que tu fermes plus tard ta porte à Thomas : mais moi je me suis demandé : et qu'est-ce qu'il dirait si moi, je t'aurais fermé ma porte

hein ? Si aujourd'hui par exemple appliquant ton conseil, j'eusse dit : non, je n'ai pas envie, etc.
Tu y as pensé ?

Je souris.

- Non. Je me serais dit que vous ne me comprenez pas, non plus.

- Voilà.

Sa voix devint songeuse :

- Tu te mets comme quelqu'un d'extraordinaire ; je veux bien.

- Oui, repris-je : toute cette masse d'hommes là ; encore si Thomas avait du talent.

Gide sourit :

- Ah ! Si Boris avait du talent.

Et nous avons parlé encore de choses et d'autres. À un moment je lui demandais :

- Ça vous plaît de vivre dans ce château-là ?

Il resta songeur un peu :

- À ton âge peut-être, mais pas au mien.

Et puis je lui ai dit exprès que si les Anglais ne gagnent pas, je me tue. Et il a été étonné, car il voyait bien que c'était trop loin de mes pensées. Et puis voilà : nous nous sommes quittés et je lui ai promis de lui écrire.

[7 octobre, Marseille]

7 octobre. Neuf heures.

Je suis comme dans un cercle vicieux... ce Marseille : hôtel... au petit restaurant le soir, et sans travailler... tout ça... Sans voiles. Je ne sais pas... Tout...

[9 octobre, Marseille]

9 octobre. Six heures trente.

Les jours ainsi, en crasse, continuent.

... Saloperie... Ah ! Le lycée, les rues de Marseille, tout insignifiant, bête. Et j'attends : il faut attendre.

C'est drôle : chaque soir on va dîner au petit restaurant russe : ma foi, c'est encore assez plaisant...

[14 octobre, Marseille]

14 octobre. Sept heures.

La vie continue ici... Mon petit journal... c'est bête. Chateaubriand, Byron, qui étaient vraiment petits, plaisaient énormément. Alors moi ? Solange m'avait dit, pourtant etc. Est-ce exprès ? Et Gide ? Je m'en doutais un peu, comme Solange ! Eh ! Et puis, je ne leur en veux pas ; je serai.

Frôlement des souvenirs, tout ça, et puis, même, personne qui ne me plaise [*sic*], pas un garçon, des filles je n'en veux même pas. Ah ! Le bac, je m'en fous un peu, c'est drôle : mais on est là, à l'hôtel, les déjeuners au restaurant ; du restaurant je vais directement au lycée, de sorte que je ne comprends rien. L'an dernier, je m'étais malgré tout, à la fin, assimilé : mais ici... Et puis, on pense aller au Maroc... Chère Angleterre, on a le droit d'être amoureux d'un pays comme on l'est d'un homme : ce pays me plaît, pour tout : idées, goût, etc., et comme la France, aussi, pauvre France. Que j'aime. Il y a malgré tout la séduction. Il faut vivre et agir par la séduction. Tout ce qui est fleuri avec simplicité, avec grâce, aisance, n'est-ce pas mieux que « l'enfer artificiel », la grosse boue ? Autant se mouvoir dans l'agréable, qui est pour moi, dans le commun bien-être universel.

Ah ! Oui, il faut que les Anglais gagnent : que dire : je le souhaite ardemment, avec ferveur, oh ! faites qu'ils gagnent, et surtout que les Allemands perdent. J'espère que cela arrivera.

Voilà. Il faut, comme on dit [,] de la patience.

Ah ! Et demain, encore cette sale journée, dont je suis dégoûté, aujourd'hui. Mesquinerie, insignifiance : parfois un peu intéressant – du Goethe ou de l'anglais. Et c'est tout.

...Doux...

[22 décembre, Marseille]

22 décembre. Huit [heures].

Vraiment, au fond, c'est désolant : aucune réponse, rien. On ne m'a pas aimé ou on m'oublie. Ah ! Non ! Qu'est-ce que tout ça ? Me suis-je fait tellement d'illusions à ce point ? Je croyais, j'étais sûr, même que Métivier m'aimait, parce qu'au contraire je pensai : pourquoi pourrait-il ne pas m'aimer ? Et sa première lettre, à Boulogne ! Bon. Voilà que tout remonte, est-ce possible Mon Dieu. Une lettre, comment dire, comme moi, je n'eusse jamais osé en faire. L'écriture était hachée, violente, et avec ces phrases : « Les jours sont longs sans toi... » « Pourquoi n'es-tu pas resté à Boulogne Saint-Pair ? » Cette lettre tombait en plein sur mes jours avec Raymond. Je répondis : quelque chose de vrai pourtant, peut-être de passionné. Et aucune réponse. Deux mois passent. J'arrive à Paris, écris de nouveau et de nouveau espace de d'un mois. Et enfin, sa réponse arrive. Apaisée, mais pourtant pleine de regrets, de souvenirs. Et moi, décidé, je ne répondis pas. Dix mois ont passé. Paris, Vichy et Marseille : j'ai écrit il y a un mois peut-être. Et rien, rien. Alors je me suis dit qu'il devait être absent, tout [,] et j'envoyai une carte à Perrot. Rien, rien. Qu'est-ce que c'est ? Suis-je comme dans *L'Élu* :

« Dès qu'on ne te voit plus, on ne veut plus de toi. »

Mais alors c'est un affreux mensonge ; on m'a menti partout et toujours. Et sans arrêt. Solange m'a demandé, prié, la première que je lui écrive, absolument. J'ai écrit il y a trois mois. Et naturellement aucune réponse ; pourtant je lui avais demandé à Vichy, comme une condition. Et Gide ! « Je t'écrirai, et ci et ça. » Moi confiant, lui livre mon cœur (pas le vrai) et rien. Qu'est-ce que ça veut dire ? Qui peut m'expliquer ? J'attache trop d'importance ? Oh ! oui, maintenant, les lettres sont pour moi comme sacrées. J'écris toujours, sans jamais avoir de réponse. Oh ! Maintenant c'est fini.

Les lettres pour moi sont devenues quelque chose de mystérieux qu'il vaut mieux ne pas toucher, un appât comme pour les poissons : on mord et l'on est pris. On veut manger et l'on est mangé. Ou bien c'est un truc officiel merveilleux, officiel, servi par toutes les postes du monde entier. On envoie ce que l'on peut de tendresses dans un train, navire, avion : mais ce n'est jamais un aller et retour. Il n'y a que l'aller. Je parle pour moi, naturellement. Il existe des heureux qui sont très calmes en mettant leurs lettres à la poste, sans se demander, même vaguement : « n'ai-je pas payé le double pour le timbre ? » Oui, car pour moi, le trou de la boîte aux lettres, c'est un trou qui n'a pas de fond. Mais, lorsque par un hasard, inexplicable, et une fois tous les deux ans, je reçois enfin une réponse, c'est une vraie fête de famille. Maman épluche les carottes plus vite que d'habitude, en répétant : [«] tu vois, tu vois... » Moi, radieux, je marche d'un bout à l'autre de la chambre, et quand papa rentre il devine tout de suite que quelque chose s'est passé : une réponse.

Que de mensonges, que de mensonges ! Je dirais comme l'autre : « Pourquoi m'avez-vous trompé ? » Oui, pourquoi ? Tant de souvenirs qui me reviennent, d'images, c'était pour rien ? Jadis, je disais, fièrement : « Ça ne compte pas », et maintenant je dis « Ça ne compte plus. » Pauvre de moi, si j'ose dire. Être là, les voir, mais à quoi sert ma présence, si même absent, je ne manque pas ? Est-ce que vraiment je n'ai pas de flamme, de beauté, d'attrait ? On ne m'a dit, souvent, que le contraire. Que croire, penser ? Dans ces petites âmes, ces petits esprits, l'habitude doit être la plus forte : c'est lorsque [elles] sont dans la toile de l'araignée qu'elles ne peuvent plus en sortir. Tant qu'elles n'y sont pas, elles l'approchent ou l'évitent. Pourtant, je ne suis pas dangereux ? Je n'ai pas encore filé de toiles entre deux buissons, tellement ténues qu'aucun vent ne la peut briser. C'est bête de penser que Métivier ne m'a pas répondu [mot manquant] un mois parce qu'il me croyait dangereux. Il est vrai que les mouches, avant, ne se doutent presque de rien, non plus. Mystère des bêtes... Je m'habitue à la répugnance.

La vie c'est une toile d'araignée : on se débat comme on peut dans l'amour, la douleur, l'espoir, en essayant de ne pas tomber. Puis, quand on est bien serré, bien enfoui dans la trame, l'araignée descend et mange.

Pourtant, la mort ce n'est qu'une autre forme de vie ; l'homme reste toujours homme, parce qu'il ne peut pas disparaître, parce que tout ce qui est jeté, détruit, brûlé, retombe quelque part, donc reste quelque part dans la terre ou sous les mers, à côté de nous. L'homme ainsi, ne disparaît pas.

Voilà les planètes, les étoiles, l'univers ; tout cela est entouré par le Ciel, qui est entouré par d'autres ciels encore, et encore, sans limites et tout ce qui tombe ne peut tomber qu'entre ces limites qui n'existent pas. Où aller pour en finir ? L'univers, le Néant, l'Inexistant ~~est un grand~~ sont prisonniers d'eux-mêmes. Ainsi, l'homme ne peut plus ne plus être homme : il est prisonnier de sa naissance. Et la pensée qui tend tellement à fuir est prisonnière ~~par le fait~~ d'elle-même par le fait d'être pensée.

C'est un grand vague et morne. L'univers s'ennuie ; alors il pense à l'Inexistant, mais l'Inexistant, infini, s'ennuie de lui-même. Pour l'homme, l'inexistant existe : en y pensant, il lui a fait une forme de pensée. Moi je pense à ce qui n'existe pas par tout ce qui existerait. Et tout ce dont je n'ai pas pensée, c'est l'inexistant. Après seulement, il y a Dieu.

Dieu existe. L'homme a pensé à un état de puissance : il en rit ou le craint, y croit ou n'y croit pas. C'est Dieu.

Tu me dis : mais si l'homme n'existe pas ? ~~Et~~ Alors, je te dis : qu'y a-t-il de changé ? Au lieu d'être des hommes et des pensées qui existent, ce seront des hommes et des pensées qui n'existent pas. Mais ce seront les mêmes hommes, les mêmes pensées. La pensée sera par elle-même, qu'elle existe ou non et l'Inexistant, même si ~~par lui~~ en elle, n'existe pas, restera inexistant.

D'où vient cette pensée ? Du contact des yeux à l'âme...

C'est pourquoi, je pense, qu'en ne faisant plus naître, il n'y aura plus de pensée, et de souffrances. Il n'y aura plus rien. L'homme sera toujours enfermé dans la matière : il s'y mélangera. Quand l'homme aura disparu, il y aura beaucoup d'arbres, de fleurs, d'animaux. Toujours l'Être. Si notre planète se rompt, elle tombera quelque part et continuera à être avec tous ceux qui sont morts et ceux qui ne sont pas nés.

Voilà. Rien d'autre. Ce sont les affres de tout et de rien qui montent. Se résigner ? On souffre. Faire ? On souffre. Se laisser faire ? Oh ! Plaies de souffrances hermétique...

Divin ! En Toi, Tout, Jésus, Seigneur.

[25 décembre (1), Marseille]

25 décembre. (Onze heures) matin.

Noël : ce qui me manque : de vieilles images naïves de Noël, le froid bruyant et illuminé de mes rues et mon *home* bien chaud, quelque bon conte à feuilleter. Ce que j'ai en trop : le froid piquant le bout des doigts de pied. J'espère, j'espère que l'an prochain déjà... bon...